

Actes des

# XXXIII<sup>e</sup> rencontres internationales

de l'Alliance française



PARIS, JANVIER 2011

*af*  
*fondation*  
Alliance Française



# Sommaire

## **Discours d'ouverture** ..... 2

Frédéric MITTERRAND, ministre de la Culture et de la Communication  
Abdou DIOUF, secrétaire général de l'OIF

## **Interventions** ..... 12

Jean-Pierre de LAUNOIT, président de la Fondation Alliance française  
Jean-Claude JACQ, secrétaire général de la Fondation Alliance française

## **Allocutions** ..... 28

Hubert VÉDRINE, ancien ministre, membre du Conseil d'État  
Fabrice LUCHINI, comédien

## **Dialogue**

### **«Langue et culture françaises : que transmettre?»** ..... 54

Alain BENTOLILA, linguiste  
Catherine CLÉMENT, philosophe et écrivain

## **Allocutions** ..... 82

George SERRE, directeur général adjoint, direction  
générale de la mondialisation (MAEE)  
Xavier DARCOS, ancien ministre, président de l'Institut français



Discours d'ouverture



## Frédéric Mitterrand

ministre de la Culture et de la Communication

Monsieur le Secrétaire général de l'Organisation Internationale de la Francophonie, cher Abdou Diouf,  
Monsieur le Président de la Fondation Alliance française, cher Jean-Pierre de Launoit,  
Monsieur le Secrétaire général de la Fondation, cher Jean-Claude Jacq,  
Mesdames et Messieurs les Présidents des Alliances françaises,  
Chers amis,

C'est un très grand honneur qui m'est fait aujourd'hui d'inaugurer, aux côtés du Président Abdou Diouf, ce 33<sup>e</sup> colloque international de l'Alliance française.

Il y a 128 ans, l'Alliance française a été créée pour promouvoir la langue française et la culture françaises à l'étranger: le projet de ses illustres pères fondateurs, Ferdinand de Lesseps, Louis Pasteur, Jules Verne, n'a pas pris une ride. La très belle idée de confier le fonctionnement de ces Alliances aux destinataires demeure plus que jamais exemplaire.

En s'appuyant sur ceux qui manifestaient leur affinité pour notre pays, ces visionnaires avaient compris qu'une langue et une culture ne s'imposent pas, mais qu'elles procèdent d'une relation beaucoup plus complexe entre la langue, les œuvres et la personne, s'inscrivant dans le temps long de l'apprentissage.

Créée en 1883, issue le plus souvent d'initiatives locales et de la constitution d'associations de droit local, l'Alliance compte aujourd'hui près d'un millier d'établissements, présents dans 137 pays et qui, de surcroît, s'autofinancent à 80% en accueillant près de

500 000 étudiants – sans parler du public qui fréquente leurs activités culturelles, et qu'on évalue à 6 millions par an.

L'Alliance n'est pas une étiquette,  
elle est avant tout un projet.

Pour ma part, je veux vous rendre hommage ainsi qu'aux milliers de salariés et de bénévoles qui, partout dans le monde, œuvrent à répondre à la demande pour notre langue et notre littérature, et qui se sont donné la transmission comme valeur et comme horizon. Vous êtes les porte-voix de notre culture ; vous êtes également des interlocuteurs souvent essentiels pour les acteurs culturels des pays partenaires.

Car l'Alliance française, c'est beaucoup plus que la dénomination d'un réseau d'établissements chargés de promouvoir et d'enseigner la langue française à travers le monde. L'Alliance n'est pas une étiquette, elle est avant tout un projet. Elle est le fruit d'une démarche qui consiste, pour des étrangers francophiles, à « s'allier » à la France, à sa langue, à sa culture tout en restant fidèles à eux-mêmes.

Or, l'enseignement d'une langue, c'est aussi l'enseignement de la culture qui l'habite et la constitue. Enseigner et diffuser le français dans le monde, c'est aussi permettre à notre pays de conserver son influence, à travers un ensemble de valeurs, d'idées, de savoirs et d'imaginaires auxquels peuvent avoir accès tous ceux qui partagent notre langue et tous ceux qui, sans la maîtriser, peuvent y accéder par la traduction ou l'interprétation.

Quand il évoquait la langue française, Jean Dutourd, qui vient de nous quitter, parlait d'état de siège. S'il s'agit bien d'un combat, nous savons qu'il s'agit d'un combat non seulement pour la langue française, mais de manière plus globale pour la diversité culturelle, dont la diversité linguistique est l'une des dimensions essentielles. En mars dernier, le Président de la République, à l'occasion de *la Journée de la Franco-*

*phonie* et des quarante ans de l'OIF, parlait à vos côtés, M. le Président, de la lutte contre le « monolinguisme » et son inévitable compagnon, le « prêt-à-porter culturel ». Préserver la diversité culturelle et linguistique, la promouvoir, cela passe par des engagements internationaux et des cadres juridiques ; cela passe aussi par la traduction, par l'apprentissage et la pratique des langues. Dans ce combat, vos Alliances jouent un rôle cardinal, au quotidien, sur le terrain, pour valoriser le savoir et le plaisir de la langue, dans ces lieux où souvent, pour reprendre un beau titre d'Erik Orsenna, la grammaire devient « une chanson douce ». Le Ministère de la Culture, par le biais de *la Semaine de la langue française*, apporte sa pierre à cet édifice en rendant disponible pour le réseau des Alliances françaises un ensemble de ressources qui, tantôt constituent un support pédagogique original aux enseignants de français, tantôt incitent le public francophone à découvrir de façon ludique tel ou tel aspect de notre langue.

Aujourd'hui, la France est engagée dans une refonte de son action culturelle extérieure. Le Ministère de la Culture et de la Communication a beaucoup œuvré, aux côtés du Ministère des Affaires étrangères et européennes, à l'élaboration des textes, et à la réflexion qui a présidé à cette grande réforme et à la création de l'Institut Français. Pour son président Xavier Darcos, comme pour moi, l'enseignement de la langue française va de pair avec la présence de cette dernière dans le paysage audiovisuel mondial et dans les débats d'idées, avec la promotion, également, des artistes et des productions françaises sur le marché des industries culturelles et sur les scènes artistiques à l'étranger.

Face à l'ampleur de cette mission, il était sans doute nécessaire de clarifier les appellations, de renforcer les complémentarités. Dans le nouveau dispositif qui est en train de voir le jour, les Alliances françaises ont toute leur place, aux côtés des instituts et des centres culturels français à l'étranger. Et c'est justement cette structure associative qui est aussi la recette de leur succès : la fameuse « société civile », qui est sur toutes les langues, prend véritablement sens quand on voit, sur le terrain, les réalisations de ces institutions culturellement binatio-

nales que vous présidez. Votre statut associatif en fait des structures particulièrement flexibles et adaptées aux publics, dans un ancrage local qui leur est inhérent, que l'on peut constater avec bonheur de l'Amérique latine à la Chine, en passant par la Russie. Lors de *l'Année croisée France-Russie*, c'est dans les Alliances françaises que le train des écrivains Blaise Cendrars a fait étape, tout au long du Transsibérien. Le bourlingueur franco-suisse qui a si bien habité notre langue s'est éteint il y a exactement cinquante ans. Pour lui, « *Nous avions volé les trésors de Golconde et nous allions, grâce au Transsibérien, le cacher de l'autre côté du monde* » : ce train de l'imaginaire et de la modernité, il existe grâce à vous, dans tous les pays où vous êtes présents.

Je souhaite simplement m'adresser à vous tous, présidents de comités et directeurs d'Alliances du monde entier pour vous dire que vous êtes un partenaire essentiel de la diplomatie culturelle française ; votre rôle est irremplaçable. Dans le souci de cohérence des activités que nous conduisons tous pour faire vivre notre culture et notre langue, votre savoir-faire doit être valorisé, votre indépendance est un atout précieux, votre sens de l'initiative et votre dynamisme doivent servir d'exemple.

Si les Alliances françaises sont une fenêtre sur la France, elles sont aussi et surtout une fenêtre sur une langue qui nous appartient à tous, membres de la francophonie. M. le Président, votre prédécesseur Boutros Boutros-Ghali l'avait rappelé : « *la Francophonie est née d'un désir ressenti hors de France* ». Comme tous les désirs, il n'appartient à personne, et c'est ce qui fait toute votre force.

Je vous remercie.





Abdou Diouf  
secrétaire général de l'OIF

Je voudrais, avant toute chose, Monsieur le Président, cher Jean-Pierre de Launoit vous remercier de m'avoir invité une nouvelle fois à participer à ce rendez-vous revigorant pour l'esprit, stimulant pour l'avenir. Je voudrais, également, rendre hommage à l'action remarquable et déterminante que vous-même et le Secrétaire général Jean-Claude Jacq, menez au service de la grande famille des Alliances françaises dans le monde.

Au plaisir de ces retrouvailles, avec vous toutes et vous tous, qui êtes venus des cinq continents, se mêle, aujourd'hui, aussi, la joie de partager ce moment d'amitié avec le Ministre de la Culture, mon ami Frédéric Mitterrand, dont nous connaissons tous, ici, l'engagement talentueux et passionné au service de la langue, de la culture et de la création françaises. Merci donc, une fois encore, en mon nom personnel et au nom de toute la Francophonie, de votre invitation.

Mesdames et Messieurs,

J'ai envie de vous dire que si les Alliances françaises n'existaient pas, nous aurions, aujourd'hui, plus que par le passé, l'impérieuse nécessité de les inventer.

Depuis plus de 128 ans, votre réseau n'a cessé d'essaimer. Vous êtes désormais présents sur tous les continents. Et puisque nous sommes encore au moment où il est d'usage de former des vœux, je souhaite ardemment que ce réseau, unique au monde, aille toujours croissant et se multipliant.

Car être et avoir été ne suffit pas, malheureusement, à garantir que

nous serons. Et s'il est une première réflexion que m'inspire le thème de votre colloque, c'est bien l'idée que « transmettre » suppose, avant toute chose, une volonté : volonté individuelle, volonté collective, volonté politique.

Les motivations qui ont présidé, voilà plus d'un siècle, à la création de votre réseau, ont changé. Le contexte historique et géopolitique dans lequel il s'est développé a été, lui aussi, bouleversé.

L'heure n'est plus à la conquête des territoires, mais à la conquête des esprits.

L'heure n'est plus même (j'en suis convaincu) à cette uniformisation linguistique que nous redoutons et que nous dénonçons, mais à une diversité de plus en plus revendiquée, préservée, et que nous devons, désormais, organiser.

Certes, le recours à une langue unique reste une tendance forte dans les organisations internationales, les publications techniques et scientifiques, le monde de l'économie, de la finance ou de l'entreprise. Mais nous voyons, dans le même temps, nombre de pays investir à l'échelle planétaire dans l'enseignement de leur langue. Et nous devons tous nous en réjouir.

Ayons donc l'ambition, aujourd'hui plus qu'hier encore, de prendre notre part dans cette multipolarité linguistique, encore en gestation.

Car, enfin, il serait paradoxal que le français, seule langue, avec l'anglais, parlée et enseignée sur tous les continents, grâce à vous, grâce à la Fédération internationale des professeurs de français, grâce à tant d'autres amoureux de la langue française, ne figure pas au rang des grandes langues de communication internationale de demain.

Cela étant, l'enjeu ne se pose pas seulement en termes de communication. Car, vous le savez mieux que quiconque, la langue est à la fois objet et outil de transmission, ce que Rousseau formulait en ces termes :

*« Les pensées prennent la teinte des idiomes. L'esprit en chaque langue a sa forme particulière. »*

A travers une langue se transmettent des imaginaires, des modes de vie, des droits fondamentaux de l'être humain, des valeurs, des tradi-

tions, des croyances, en d'autres termes une culture, qui devient par là même vecteur d'identité au sein des sociétés et d'interculturalité entre les sociétés.

L'histoire de la Francophonie, son évolution, depuis quarante ans, en est une parfaite illustration. Si notre communauté ne devait être fondée que sur le partage d'une langue maternelle ou officielle, le nombre de nos États et gouvernements membres serait resté ce qu'il était en 1970.

Or si 54 pays nous ont rejoints, depuis lors, pays dans lesquels le français a le statut de première, voire de seconde langue étrangère, c'est précisément au nom des valeurs et de la vision du monde revendiquées par notre communauté. Valeurs de solidarité et d'équité, de promotion de la diversité culturelle, du développement, mais aussi de la démocratie, des droits et des libertés au service de la paix. À charge, bien sûr, pour ces pays, de favoriser l'enseignement et l'usage de la langue française, qui reste notre ciment.

Alors si je suis ici parmi vous, aujourd'hui, c'est d'abord pour vous féliciter, vous encourager et vous dire combien votre mission est essentielle, combien elle est déterminante pour l'avenir, cet avenir que nous avons tant de peine à maîtriser et à dessiner.

Ce discours, je pourrais le tenir devant des professeurs d'espagnol, d'allemand, de mandarin, ou d'anglais, tant je suis convaincu, tant la Francophonie est convaincue qu'il ne saurait y avoir de gouvernance mondiale démocratique, solidaire et pacifique, sans une prise en compte la plus large possible de la diversité des cultures. Et tel est bien le message délivré par les chefs d'État et de gouvernement lors du dernier Sommet, à Montreux.

N'espérons pas construire un monde juste, prospère et apaisé, si les normes, les régulations et les solutions transnationales que nous devons mettre en place ne sont pas le résultat d'un dialogue, d'un consensus, d'une synthèse féconde entre des approches, des perceptions et des intérêts différents, entre particularisme et universalisme.

Personne n'est en droit d'affirmer que son système est le meilleur au point de vouloir l'imposer à tous les autres.

À nous de faire en sorte que la diversité ne soit pas vécue comme un obstacle, mais comme un avantage, qu'elle ne soit pas considérée comme une source de conflits, mais comme une source de dépassement et d'enrichissement mutuel.

N'est-ce pas ce que vous faites déjà en proposant d'aller à la rencontre de la langue et de la culture de l'autre, de l'étranger ?

Mais ce rôle essentiel qui est le vôtre, qui est celui de la Francophonie, dans l'avènement d'une nouvelle gouvernance culturelle seule à même de garantir une gouvernance politique et économique mondiales dans laquelle tous se reconnaîtront, nous confère, aussi, une responsabilité : celle d'être vigilants, inventifs, réactifs.

Certes, comme nous le démontre le rapport publié par la Francophonie, en 2010, sur « La langue française dans le monde », le français se porte bien avec ses 220 millions de locuteurs, ses 116 millions d'apprenants, une demande qui dépasse l'offre de formation, et la perspective de voir plus que tripler son nombre de locuteurs d'ici à 2050, grâce à l'évolution démographique de l'Afrique.

Cela étant, « *Ce qui n'est pas fixé n'est rien. Ce qui est fixé est mort* », disait Paul Valéry.

Et cela nous renvoie, à nous, Francophonie, dans notre rôle de prescripteurs, comme à vous, dans votre rôle de passeurs, à cette question essentielle : quelle langue, quelles cultures voulons-nous, devons-nous transmettre aujourd'hui pour demain ?

La vitalité d'une langue ne dépend pas de ses seuls charmes. Elle est aussi déterminée par l'utilité qu'on en a, par sa capacité à évoluer avec le monde, à exprimer la réalité de la société contemporaine dans toutes ses dimensions.

Finissons-en avec ces mauvais procès sur les qualités intrinsèques de telle ou telle langue qui la prédisposeraient, aux détriments d'autres langues, à exprimer la pensée, le droit, l'innovation, ou la création artistique.

Il y aura toujours de bonnes fausses raisons à nous opposer pour nous démontrer qu'un chercheur n'a d'autre choix, s'il veut être lu, que d'écrire ses communications scientifiques en anglais, qu'un diplomate

n'a d'autre choix, s'il veut être pris au sérieux, que de s'exprimer en anglais dans les organisations internationales, qu'un homme d'affaires n'a d'autre choix, s'il veut signer un contrat, que de négocier en anglais. Je pourrais multiplier les exemples.

Quelle langue, quelles cultures  
voulons-nous, devons-nous  
transmettre aujourd'hui pour demain ?

L'Organisation internationale de la Francophonie, l'Agence universitaire de la Francophonie, TV5 Monde, l'Association internationale des Maires francophones, l'Université Senghor d'Alexandrie, l'Assemblée parlementaire de la Francophonie agissent, au quotidien, sur le terrain, avec la conviction que la langue française, je le répète, à l'instar d'autres langues, est en mesure d'investir tous les champs de la création et de l'activité humaines. Et c'est dans cet esprit que nous organiserons au printemps 2012, à Québec, le premier Forum mondial sur la langue française.

Car cela ne va pas de soi, cela relève, avant tout, de la volonté, mais aussi de la confiance que les décideurs, les élites, les citoyens ont dans leur langue et plus largement dans l'avenir de la diversité linguistique et culturelle.

Mesdames, Messieurs,

Au nom de cet avenir que je souhaite que nous construisions ensemble, bien loin de *« l'hiver de l'esprit »* que redoutait l'Empereur Hadrien sous la plume de Marguerite Yourcenar, permettez-moi, en terminant, de former un dernier vœu :

Que figure fièrement dans vos cœurs, et qui sait peut-être aussi au fronton de toutes les Alliances françaises, cette invite de René Char :

*« Hâte-toi de transmettre ta part de merveilleux, de rébellion, de bienfaisance ».*

Je vous remercie.



## Interventions



## Jean-Pierre de Launoit

président de la Fondation Alliance française

Chers amis,

De tout cœur, merci de votre présence à toutes et à tous venus de tous les coins du monde. Votre fidélité à ce rendez-vous annuel nous touche et nous encourage plus que vous ne pouvez le croire!

Présidentes et présidents (plus nombreux que jamais), membres fidèles et si désintéressés de nos conseils, délégués généraux, directrices et directeurs, tous vous apportez ainsi un témoignage vivant de votre attachement à notre maison commune, notre grande famille de l'Alliance française.

Il est tellement important dans une association culturelle comme la nôtre de mieux se connaître et de pouvoir échanger librement sur tous les plans. Telle est la raison d'être et le but de ce colloque annuel.

Cette année, le programme qui vous est proposé comporte un certain nombre d'interventions de personnalités éminentes, telles que Frédéric Mitterrand, ministre de la culture et de la communication et Abdou Diouf, secrétaire général de la francophonie que vous applaudirez cet après-midi.

D'autres seront là demain matin, à commencer par l'allocution de l'ancien ministre des Affaires étrangères, Hubert Védrine, que je vous recommande chaleureusement, car chacun de nous garde certainement le souvenir de sa participation remarquable au colloque en 2008.

Sans énumérer l'ensemble du programme qui vous a été distribué, je rappelle que nous recevrons demain le nouveau président de l'Institut français, Xavier Darcos, institut créé le 1<sup>er</sup> janvier dernier et avec

lequel nos Alliances pourront collaborer ponctuellement dans certains projets d'intérêt commun. Nous entendrons également l'après-midi des échanges qui devraient être passionnants au sein d'une table ronde présidée par Hervé Bourges que vous connaissez tous, de par ses responsabilités successives dans les médias et enfin, nous clôturerons la journée de mardi par un exposé toujours brillant, d'un ami très merveilleux, Erik Orsenna, membre très actif de notre Conseil d'administration.

Au niveau des festivités, ce soir nous sommes attendus pour la réception dans les salons du Quai d'Orsay par la ministre des Affaires étrangères, M<sup>me</sup> Michèle Alliot-Marie.

Mardi soir, soirée de gala au Musée Guimet, lieu de culture par excellence et que nous nous réjouissons de faire découvrir à ceux qui ne le connaissent pas encore.

Mais ce n'est pas tout. Mercredi aura lieu une visite privée du Château de Versailles pour les présidents qui s'y sont inscrits.

Dans le même temps se tiendront à l'Alliance même, une vingtaine d'ateliers de travail sur des sujets d'intérêt commun pour les directeurs, lesquels sont justement venus ici pour échanger leurs expériences diverses. Je vous souhaite pour toutes ces rencontres de beaux moments de culture et de travail.

\* \* \*

Le temps passe. Rendez-vous compte: dans deux ans à peine, nous fêterons déjà les 130 ans de l'AF!

Que d'enthousiasme dès l'origine pour ce pari pourtant bien risqué puisqu'il s'agissait, non moins, pour nos Pères fondateurs de confier (et c'était une première!) à des étrangers amoureux de la France, le soin de faire rayonner sa langue et sa culture dans le monde. Mais, pari réussi car dix ans plus tard des Alliances avaient été créées sur les cinq continents.

J'ai eu la chance en juillet dernier d'effectuer une mission en Colombie et au Pérou afin d'y célébrer les 120 ans des Alliances de Bogota et de



Lima lesquelles sont aujourd'hui les deux plus importantes de notre vaste réseau. Ce fut vraiment émouvant de constater sur place le réel attachement et tout le dévouement de nos équipes œuvrant d'ailleurs dans un environnement particulièrement curieux de la France. Jean-Claude Jacq qui, par ailleurs, réalise à la tête de notre petite équipe de la Fondation un travail tout à fait remarquable, a effectué tout au long de l'année de nombreuses missions souvent lointaines afin de consolider nos liens dans plusieurs des 135 pays dans lesquels nous exerçons notre activité. Il vous en parlera.

Vous tous réunis ici aujourd'hui incarnez cette solidarité fraternelle qui représente le ciment de notre action dans ce réseau culturel mondial qui se trouve être, vous le savez, le plus dense et le mieux réparti dans le monde.

Chacun d'entre vous s'en rend compte. C'est vrai! Notre réseau est aujourd'hui – par rapport à ce qu'il était encore il y a quelques années beaucoup plus vaste, plus rayonnant et plus solidaire. C'est une constatation qui doit vous réjouir tous car c'est le signe d'une volonté commune et d'un travail incessant.

Permettez-moi d'évoquer brièvement ici les grands rassemblements que furent récemment les États généraux d'Afrique à Nairobi, puis en octobre dernier les États généraux d'Europe à Bruxelles.

Ces dernières rencontres réunirent la participation de 77 Alliances européennes venant de 26 pays différents aussi variés que l'Arménie, l'Islande, l'Ukraine ou la Turquie.

Sont intervenus notamment la princesse Astrid de Belgique, le président de la Commission économique européenne, José Manuel Barroso, les ambassadeurs Michèle Bocoz et Philippe Etienne, Xavier Darcos et Delphine Borione.

Nous avons eu une journée complète d'ateliers de professionnalisation: 18 ateliers qui ont permis aux 120 présidents et directeurs d'échanger informations et conseils sur leurs politiques et leurs perspectives de développement.

Et enfin, pour clôturer, une table ronde animée avec brio par Bernard Pivot et dans laquelle ont débattu Frédéric Bouilleux, Marie Autissier

et Jean-Claude Jacq sur le thème «Langues nationales et culture européenne».

Et maintenant, en point de mire, l'organisation des États généraux d'Amérique latine, notre vaisseau amiral. Je laisse à Jean-Claude Jacq le soin de vous en parler en détail dans la deuxième partie de l'après-midi.

Tout cela ne peut se réaliser que grâce à vous, chers amis. Nous en sommes conscients et très reconnaissants. Mais, par exemple n'est-il pas réconfortant de constater aujourd'hui qu'environ 250 millions de personnes sont capables d'utiliser occasionnellement le français dans le monde et que cette proportion croît d'environ 5% par an et même davantage dans de grands pays?

La construction européenne, dont le Président Van Rompuy nous a entretenu avec tant de conviction et de foi l'an passé, peut-elle s'imaginer sans le respect des différences et le recours aux valeurs humanistes?

La fameuse diversité culturelle à laquelle nous sommes tellement attachés rassemble puisqu'elle proclame l'égalité de toutes les cultures. Notre objectif est dès lors de favoriser par tous moyens le dialogue entre les cultures. Ainsi sommes nous heureux de dispenser l'enseignement des langues locales à côté du français. Non, la culture n'est pas et ne sera jamais une marchandise; c'est un art de vivre et de penser!

Il me faut maintenant vous informer de certains changements intervenus dans notre organisation, tout d'abord la démission de deux de nos collègues:

1. l'inoubliable président de la fédération des Alliances françaises du Mexique, M. Agustín Legorretta, à qui je veux exprimer mon immense gratitude pour son action désintéressée et courageuse au cours de ces très nombreuses années.

Il a été remplacé à la présidence de la fédération des Alliances françaises du Mexique par M<sup>me</sup> Madeleine Brachet, ici présente, toujours fidèle à nos colloques, à qui nous renouvelons notre très amicale et totale confiance.

Au conseil d'administration, nous accueillerons une nouvelle personnalité latino-américaine de premier plan, M. José Carlos Grubisich, président de l'Alliance de São Paulo au Brésil.

2. L'autre démission est celle de notre collègue de Hong Kong, le président Roberto Ribeiro. À lui également notre très vive reconnaissance. Il sera toujours bienvenu parmi nous lorsqu'il pourra effectuer de longs déplacements, malgré ses importantes charges professionnelles à Hong Kong.

Un autre changement dans l'opérationnel concerne notre trésorier, Henri de Pitray qui nous a demandé d'être déchargé de sa fonction à dater du 1<sup>er</sup> janvier de cette année. Il abandonne en effet, pour des raisons familiales imprévues, toute activité professionnelle. Nous lui adressons nos remerciements les plus sincères. J'ai proposé au conseil d'administration, qui l'a accepté à l'unanimité, la nomination de Jean-Luc Schilling que plusieurs d'entre vous connaissent déjà, car il est un proche de cette maison et a eu déjà maintes occasions de manifester son intérêt et sa collaboration pour l'Alliance française dans le passé.

Permettez-moi de me tourner aussi un moment vers nos amis du Quai d'Orsay ici présents, pour leur dire combien cette relation confiante et positive avec le Département nous permet, en nous appuyant sur notre nouvelle convention, signée officiellement il y a quelques semaines, de développer au mieux nos projets partout où nous le pouvons.

Je renouvellerai mes remerciements ce soir à M<sup>me</sup> Michèle Alliot-Marie.

Je voudrais encore adresser un salut cordial aux représentants des Alliances de France, particulièrement nombreux aujourd'hui et qui laissent toujours aux étudiants étrangers accueillis en France le souvenir tellement précieux de leur chaleureuse hospitalité. De tout cœur merci.

Un salut particulièrement amical enfin à nos voisins et amis de l'École. Celle-ci se trouve sous la conduite avisée d'une nouvelle directrice, Pascale de Schuyter Hualpa, qui avait fait merveille tant au Brésil qu'à

Bruxelles. Grâce aux efforts de chacun, l'École est sortie des graves difficultés qu'elle a connues il y a quelques années.

Ainsi, ayant heureusement retrouvé un nouvel équilibre, elle représente aujourd'hui une référence de qualité très appréciée par l'ensemble de notre réseau.

Je voudrais souligner en outre, la réelle solidarité qui imprègne et qui imprènera surtout sur le long terme la relation entre la Fondation et l'École, et cette constatation ne peut que me réjouir.

Chers amis, nos ambitions quant au rayonnement de notre langue et de notre culture sont-elles illusoires? Assurément, non, car il existe en fait entre la France et le monde une certaine histoire d'amour faite d'ambitions partagées et de rêves communs. Nous adhérons à une exigence universelle, qui est celle d'écouter ceux auxquels on prétend parler. Cultivons donc quotidiennement cette capacité mutuelle à s'écouter et à se comprendre! La défense de la francophonie ne se situe pas seulement au plan linguistique, grammatical ou même littéraire. C'est d'abord et surtout une fraternité de l'esprit et du pas vers l'autre, qui représente d'ailleurs en quelque sorte notre devise. Georges Duhamel, l'un de mes plus illustres prédécesseurs avait utilisé cette formule que je trouve parfaite: l'Alliance française, c'est «l'Amour d'un beau langage, le respect de la civilisation et le culte de l'amitié». Tout y est. C'est être aussi et toujours partout le lieu où l'on rêve d'un monde meilleur, d'un avenir plus souriant et particulièrement pour nos jeunes qui ont plus que jamais en ces temps troublés, besoin d'un idéal ambitieux et motivant. En ce début de siècle trop incertain à beaucoup d'égards, gardons-nous du repli sur soi et de la peur de l'autre et abandonnons-nous entièrement à notre capacité de rayonnement qui fut l'ambition humaniste de nos Pères fondateurs. Ainsi serons-nous partout un lieu de générosité spontanée et exemplaire.

C'est ce que je souhaite de tout cœur à notre chère Alliance.



## Jean-Claude Jacq

secrétaire général de la Fondation  
Alliance française

Imaginez une île par une soirée d'hiver, le brouillard de nuit sur les brisants, une grande maison devant la mer, la pluie aux fenêtres. Dans la pénombre de la bibliothèque, un des plus célèbres exilés de l'histoire dialogue avec les esprits. Entouré de sa femme, son fils et quelques amis, Victor Hugo fait tourner les tables, *les tables mouvantes*, comme on disait alors. Le procès-verbal de ce soir-là décrit une scène singulière. *La Bouche d'ombre* engage le poète à faire enfermer dans son tombeau des messages, qui seraient ouverts d'âge en âge afin de porter sa parole aux temps futurs. Hugo, qui avait parfois le sens du ridicule, ne suivit pas ce qu'il considéra pourtant comme « *un sublime conseil* ».

Mais au moment où, chez nous, on entend la porte battre sur les certitudes enfuies, cette injonction à transmettre un message, des valeurs, mérite qu'on s'y arrête. Qu'apporterait le visionnaire de Jersey à un univers mental si différent du sien, débordant d'images, d'informations fugitives et de réalités virtuelles, un monde soumis à la dictature de l'instant? Que pouvons-nous transmettre? La modernité porte cette question comme la nuée porte l'orage.

Churchill, quand il ne se querellait pas avec de Gaulle, avait des fulgurances géniales. Il disait: « *Les empires de l'avenir seront des empires de l'esprit* ».

En effet, jusqu'alors, pour s'accaparer des richesses étrangères ou même pour répandre des idées nouvelles, on faisait la guerre et on envahissait des territoires. On aura recours désormais à la conquête des esprits et à la recherche de l'adhésion à des valeurs culturelles, à des modes de pensée, de vie et de consommation. Dès lors, la

question de ce que nous voulons communiquer ou transmettre est devenue cruciale.

Or (ça ne simplifie pas les choses), le monde connaît une profonde mutation. Michel Serres affirme même qu'il s'agit rien moins que de la deuxième mutation de l'humanité, la première ayant été le néolithique. Songez qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle encore, nous étions à peu près 70% d'agriculteurs en France et dans les pays analogues au nôtre. Aujourd'hui il n'y en a plus guère que 1%! C'est le plus grand événement du XX<sup>e</sup> siècle. L'homme était devenu paysan en quittant l'état de chasseur-cueilleur, et de près ou de loin, il l'était resté jusqu'au milieu du siècle dernier. Le mouvement s'est accéléré et le néolithique se termine en fait aujourd'hui, mes amis, le 24 janvier 2011!

Nous traversons donc une période exceptionnelle où tous les acquis du patrimoine physique et immatériel, hérités des sociétés traditionnelles, sont remis en question, dilués dans le grand océan numérique, une période où naissent de nouveaux repères, de nouvelles valeurs. Et cela coïncide, car c'est une coïncidence, avec la mondialisation. Du coup, c'est la capacité à exercer une influence sur les choix et les modèles de société qui déterminera pour chaque peuple, chaque état, sa place, voire sa survie dans le concert international.

Bien sûr, la transmission a de multiples visages, les savoir-faire comme les manières d'être, les créations de l'art comme les paysages, la cuisine comme la philosophie. Mais le langage et les signes y sont essentiels et c'est sur la menace pernicieuse que fait peser sur la pensée la police de la langue que je voudrais m'attarder un peu.

Vous avez peut-être entendu parler de la polémique soulevée aux États-Unis par la dernière réédition de *Huckleberry Finn* de Mark Twain: on y a remplacé le mot *nigger* (nègre) par celui de *slave* (esclave), considérant que cela correspondait mieux à notre sensibilité actuelle...

Or Mark Twain, profondément antiraciste, écrivait justement pour appuyer là où ça fait mal. En touchant ainsi au texte, on édulcore l'histoire sociale, économique et linguistique et on laisse entendre, observait avec raison un journal américain, que toute l'offense se trouve dans l'usage du terme *nègre* et non dans l'institution esclavagiste.

C'est un débat très intéressant. Ce qui nous intéresse dans les grandes œuvres, c'est justement une autre façon d'appréhender les choses. Imaginons un peu qu'on supprime toute trace d'érotisme pervers chez Baudelaire pour ne pas troubler la jeunesse, toute trace de cigare chez Hemingway pour ne pas tenter les fumeurs (on a bien supprimé la pipe de Jacques Tati sur des affiches destinées au métro), ou toute allusion au vin chez Omar Khayyâm afin de ne pas blesser les bigots ? Écoutez ce merveilleux quatrain écrit au XII<sup>e</sup> siècle en terre d'Islam :

*Aujourd'hui refléurit la saison de ma jeunesse;  
J'ai le désir de ce vin d'où me vient toute joie.  
Ne me blâme pas : même âpre il m'enchanté;  
Il est âpre parce qu'il a le goût de ma vie.*

Et cet autre :

*Plein de désir, j'ai mis mes lèvres aux lèvres de la jarre,  
Pour lui demander combien longue serait ma vie.  
Elle a collé ses lèvres aux miennes et m'a dit :  
— « Bois du vin, tu ne reviendras pas en ce monde ».*

Imaginez qu'on y remplace *vin* par *eau* (*eau gazeuse* ?), on manquerait non seulement l'émotion de ces vers, mais aussi le fait qu'en ces temps où l'orthodoxie religieuse pesait sur la Perse (vous avez remarqué que ce n'est plus le cas aujourd'hui...), les sociétés de buveurs de vin étaient des refuges pour les intelligences libres. Bref, le patrimoine se trouverait réduit à des ersatz d'idées et de textes hygiéniques. Le monde se trouverait condamné à ne connaître que des présents successifs sans cesse corrigés par les préjugés et les interdits du moment.

Alessandro Baricco (l'auteur du très beau livre *Soie*) a conçu la singulière idée d'expurger *l'Iliade* d'Homère de toute trace des dieux. C'est vrai qu'on les y voit longuement délibérer, se chamailler, manipuler les hommes et assister ensuite, goguenards, aux querelles et batailles

qu'ils ont suscitées eux-mêmes. Baricco en a fait un spectacle où la guerre de Troie n'est plus que passions, jalousies féroces, combats sanglants, une vraie saga d'aujourd'hui, sans aucune intervention divine. Le récit en est plus rapide, palpitant, mais il évacue cette pensée centrale des civilisations antiques selon laquelle l'homme n'est qu'un pion dans la partie que se jouent les dieux. Pire, il nous évite de nous interroger: qu'est-ce qui nous fait agir? Quel est notre ressort profond? Si ce ne sont pas les dieux, alors quoi donc? Il y a d'autres réponses: pour Marx, l'homme est le jouet des forces de production; pour Freud, il est l'otage de son inconscient, etc. Les luttes qui en découlent sont différentes. Manipuler un texte pour le moderniser, c'est tuer la possibilité de comparer et de penser notre propre destin.

Il y a bien d'autres aspects à ce débat sur la transmission et je ne doute pas que la journée de demain sera passionnante à cet égard.

\*\*

Venons-en à notre réseau. En guise de bilan, je voudrais simplement souligner les traits marquants de l'année écoulée. Tout part de l'hypothèse, naturellement, que l'humanité a un avenir. À supposer que le monde parvienne à stopper la disparition des abeilles et des coraux marins (sinon nous n'aurons bientôt plus aucune question à nous poser), nous, à notre modeste mesure d'institution culturelle internationale, nous ne survivrons qu'à la condition de trouver des réponses adaptées à un double défi.

Le premier consiste à affronter les effets sociétaux de mondialisation. Avec les technologies nomades, la distinction s'efface peu à peu entre temps de travail, temps de loisir et temps de formation. Nous devons adapter notre offre à cette nouvelle réalité.

Le second défi sera de faire face à la réduction, à peu près partout dans le monde occidental, des crédits publics destinés à l'action culturelle extérieure. Il nous faudra augmenter nos ressources propres, matérielles et humaines, et assurer la relève d'établissements ou de



missions de coopération considérées naguère comme régaliennes.

Dans cette aventure, première bonne nouvelle: la langue française continue de progresser. Un récent rapport de l'OIF établit à 220 millions le nombre de locuteurs francophones dans le monde. Ils devraient être un demi-milliard en 2050. Preuve de vitalité, le français est la troisième langue sur Internet, la seule avec l'anglais à être enseignée dans presque tous les pays du monde. Quant à la littérature et au cinéma de langue française, ils sont les plus diffusés après les productions anglo-saxonnes.

Seconde bonne nouvelle (bon, il n'y en a que deux!...): le redressement de l'Afrique, où vivent près de 100 millions de francophones, est en marche. Le continent affiche désormais un taux de croissance moyen de plus de 5%. Même si de nombreux problèmes restent à résoudre, il est entré dans la mondialisation économique et culturelle. L'Afrique regroupera environ 85% des 715 millions de francophones prévus pour 2050. Vous avez noté que la francophonie se porte bien au Maghreb: sur les pancartes des manifestants à Tunis on pouvait lire: «*Ben Ali, dégage!*». Ce n'est pas du bon français, ça ?

Dans ce contexte, l'année 2010 a été marquée par :

**1.** L'essor de la politique de professionnalisation. Le programme financé avec l'aide du ministère en 2010 a consacré 328542 € à 84 actions, avec un rééquilibrage vers l'Europe et l'Afrique, qui ont absorbé à elles deux la moitié des projets. La grande innovation de l'année est la mise en place de la démarche-qualité. Des missions d'évaluation ont déjà eu lieu à Reykjavik, Denver, Wuhan, Pretoria et La Paz. Nous avons créé à la Fondation un poste de responsable pour les formations et le réseau lui-même, sur l'initiative des délégués généraux, développe de plus en plus des semaines de formations nationales ou régionales, comme au Brésil, en Colombie, au Mexique, en Chine, aux États-Unis ou en Irlande, pour ne citer que quelques exemples. En matière de gouvernance, nous avons poursuivi une révision générale des statuts. Merci à tous ceux qui nous aident dans cette

dernière tâche, un peu ingrate, mais c'est une précaution indispensable à l'épanouissement des Alliances.

2. La Fondation a poursuivi son soutien financier au réseau (140 000 euros en 2010), sur des projets qui ont concerné essentiellement des équipements, des opérations culturelles, des aides à la création ou à la restructuration d'Alliances ainsi que des bourses de formation.

Après les États généraux d'Europe, nous passerons cette année à l'Amérique latine. Plusieurs villes étaient candidates: Bogota, Buenos Aires, Lima et Rio. Le choix de la fondation s'est finalement porté sur Rio, le Brésil étant le premier pays du monde en terme d'effectifs, et la ville offrant des facilités en terme de logistique comme de liaisons aériennes. Je voudrais remercier vivement les responsables des autres villes candidates. Nous nous efforcerons de les associer au programme culturel de ce qui promet d'être une grande fête de travail et d'amitié... Nous travaillons également à des États généraux d'Océanie dont, lieu et date, ne sont pas encore définitivement fixés.

3. Une solidarité se construit, dans les difficultés comme dans la création: grâce à votre générosité, la Fondation a pu réunir une somme de 76 000 euros pour reconstruire l'Alliance de Jacmel à Haïti. Le problème est qu'on est loin du budget global nécessaire. D'autres institutions sont sollicitées. En attendant, les fonds sont placés et les intérêts seront naturellement versés à Jacmel avec le capital lorsque le projet de reconstruction pourra démarrer.

Côté création collective, vous avez répondu très nombreux à notre premier concours mondial de photographie. Les lauréats ont été publiés dans *Courrier International* et exposés à la Galerie Vuitton, près des Champs-Élysées.

4. Les effectifs d'étudiants, enfin, ont progressé de 2,8% en 2009 malgré la crise et j'ai pu assister l'an dernier à l'ouverture de nombreux nouveaux sièges, comme à Bogota, à présent dotée d'un

superbe édifice, à Porto qui prend son essor ou à Turin, qui a été inauguré par le ministre de la Culture Frédéric Mitterrand. Enfin je voudrais saluer l'ouverture d'une Alliance française en Arabie saoudite et les membres de son conseil présents pour la première fois à notre colloque.

Le soutien du ministère des Affaires étrangères et européennes, particulièrement amical et j'en remercie tous nos collègues de CFR et des ressources humaines, s'est renforcé de façon exceptionnelle en 2009-2010 à la suite d'une rallonge budgétaire. Vous avez été nombreux à en bénéficier soit en poste par le biais d'équipements soit par l'augmentation de nos moyens ici en formation. En revanche, le nombre de personnels expatriés a continué à décroître, et cette évolution ne semble pas devoir se ralentir.

Le président du nouvel Institut français viendra nous parler demain de ses projets, mais je tiens à souligner la cordialité des rapports avec les collègues qui en assurent la mise en place et l'organisation. Nous développerons avec l'Institut une coopération étroite dans les domaines de l'action artistique et culturelle comme des formations. Parallèlement nous avons passé une nouvelle convention avec le ministère des Affaires étrangères et européennes, dont le point essentiel est que la gestion des personnels et des moyens concernant les Alliances restera rattachée au ministère.

\*\*

Tout système vivant est une suite de déséquilibres surmontés. Le rêve de la stabilité relève de la pulsion de mort. L'Alliance n'est jamais tranquille (comme la mer chez Valéry, elle est toujours recommencée). L'environnement et le public évoluent, les responsables changent, les cultures se frottent l'une à l'autre, parfois durement, il y a les bonnes et les mauvaises années, il faut trouver de l'argent pour réparer le toit, s'équiper de tableaux interactifs ou organiser un événement. Il faut négocier, changer de tactique, s'adapter. Mais nous savons où nous allons, nous ne cessons de grandir et de nous renforcer, à travers une

formule qui porte en soi une formidable dynamique. Elle nous invite à répondre à l'injonction de Gandhi: *«Soyez vous-même le changement que vous voulez voir dans le monde»*.

Pour justifier notre effort à tous, acteurs français et étrangers du réseau culturel extérieur, pour donner sens à cet engagement passionné de *transmettre* une langue, des idées, des valeurs mais aussi des émotions, des éblouissements, une phrase de René Char suffit : *«Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres»*.

Par association d'idées, cela me fait penser aux voyages de madame de Sévigné. Danièle Sallenave raconte que lorsqu'elle rejoignait ses terres près de Vitré, on chargeait son carrosse sur une «gabare» à Orléans et tout en descendant la Loire, l'aimable compagnie dînait aux flambeaux, arrosant les poulets rôtis d'un vin de Bourgogne qu'elle affectionnait... Quelqu'un chantait, on jouait de la guitare. Les riverains, au seuil de leurs petites fermes, restaient ébahis devant ce bateau illuminé qui passait au pied des «levées» et restaient longtemps à écouter la musique qui s'éloignait vers Nantes...

Du souvenir de cette vision enchantée, puissions-nous embellir une croisière dans la baie de Hong Kong illuminée, les féeries des grands aéroports, les translations nocturnes sur le fleuve Internet ou le ballet silencieux des satellites, tout ce qui fait notre monde passionnant quand la beauté du passé vient enrichir le présent et éclairer l'avenir.





# Allocutions



## Hubert Védrine

ancien ministre, membre du Conseil d'État

*(Présentation de M. Védrine par M. de Launoit.)*

**Hubert VÉDRINE.** – Cher Président de Launoit, merci de ces propos trop élogieux qui me créent une angoisse. C'est comme lorsque l'on vous dit, au début d'un dîner : « *Vous qui êtes tellement drôle, faites-nous rire!* » En général, cela coupe tous les effets!

Je remercie aussi M. Jacq qui a préparé cette intervention.

Le fait que cela se soit bien passé il y a deux ans, d'après ce que vous dites, m'oblige à faire différemment.

Je ne vais pas vous parler de façon diplomatique ou ministérielle, je vais vous parler personnellement et sans détours.

« *Transmettre* » : j'ai trouvé ce thème magnifique. Il me parle parce que cela correspond à quelque chose qui devient obsessionnel chez moi à cause du temps qui passe : les périls sur la transmission, la fragilisation de la transmission.

Vous pouvez vivre chaque jour le contraste aigu entre la culture dont nous sommes issus et qui nous porte, et la réalité moderne telle qu'elle est.

On peut dire, par optimisme de convenance, que les moyens modernes offrent des possibilités considérables de communication et d'information, etc. Bien sûr, mais en même temps, on voit bien que dans ce même monde qui vit dans l'instant, la transmission n'est plus assurée.

J'ai accepté, à la demande du directeur de Sciences Po, d'animer un séminaire et de donner un cours. Là, je constate une réalité que vous devez rencontrer sur d'autres terrains.

À Sciences Po, les élèves de deuxième année sont déjà issus d'une

sélection exigeante après avoir passé le bac brillamment. Mais les gens de Sciences Po m'ont dit : « *Vous savez, ils ne connaissent pas bien l'histoire contemporaine.* » Or, pour parler des relations internationales, il faut avoir une vision historique. Sinon, on ne comprend rien du tout. Il fallait donc rappeler les moments marquants du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle.

La première année où j'ai fait ce cours, il y a trois ans, j'ai préparé une séance sur les points clés du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle pour insister sur les points sans lesquels on ne comprend pas le monde d'aujourd'hui. Par exemple, si on n'a pas en tête la colonisation occidentale du XIX<sup>e</sup> siècle en Chine, on ne comprend pas une part essentielle de l'attitude chinoise d'aujourd'hui.

J'ai donc fait une séance sur le XIX<sup>e</sup> siècle et une sur le XX<sup>e</sup>. Les élèves ont protesté en disant que je les prenais pour des ignorants, alors que je le faisais à la demande de la direction des études. Les maîtres de conférences les ont un peu testés : « *Puisqu'on a beaucoup comparé la crise actuelle à la crise de 1929, parlons de la crise de 1929.* » Les élèves ont dit : « *C'était une crise terrible.* » « *Oui, mais encore ?* » « *C'était une crise très grave.* » Et c'est tout... Pourquoi je vous raconte cela ? Parce que cela montre que la transmission devient aléatoire, même chez des éléments brillants. Sur l'enchaînement terrible de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de 1914 à 1945, les idées sont également confuses, même avec des élèves de Sciences Po. (Il y a également des élèves étrangers qui font beaucoup d'efforts pour écouter ces cours en français, ce n'est pas évident pour tous.)

Je sais bien que Sciences Po n'est pas Normale Sup, mais j'ai touché du doigt cette faiblesse nouvelle de ces dernières années. Et je me suis dit qu'au fond, nous étions dans un monde où des pans entiers de la culture pouvaient disparaître comme l'Atlantide, corps et biens, sans que l'on n'en retrouve la moindre trace.

Cela m'a fait penser à un livre que j'ai lu il y a longtemps, qui racontait de façon émouvante la vie et la mort du dernier prêtre pharaonique capable de déchiffrer les hiéroglyphes. Après, cette culture est entrée dans un long tunnel jusqu'à Champollion.



J'ai lu aussi un livre qui racontait les tourments d'un notable gallo-romain dans la future Aquitaine. Il était issu de Gaulois devenus complètement des Gallo-Romains. La culture romaine était devenue la sienne. Il parlait un latin parfait. Petit à petit, il voyait son Aquitaine se peupler de Wisigoths qui arrivaient avec leurs chariots. Ce n'était pas violent, mais enfin, ils s'installaient et c'était peu à peu une autre culture. Le héros de ce roman ne pouvait plus parler à personne de ce qui avait été important pour lui. Il vivait seul dans sa belle villa gallo-romaine avec sa grande bibliothèque riche d'ouvrages superbes, qui allaient petit à petit se perdre.

J'essaie de ne pas me montrer trop nostalgique, mais comme j'ai beaucoup pratiqué les médias dans ma vie, je vois ce que sont devenus les journalistes aujourd'hui. Il ne s'agit pas de la valeur des gens en soi mais de l'évolution du système médiatique et de ce qu'il a besoin de faire pour survivre. Les journalistes d'aujourd'hui n'ont rien à voir avec ce qu'était un journaliste il y a 40 ans, ou même 20 ans. Comme ils sont obligés de capter le téléspectateur, l'auditeur ou le lecteur, ils utilisent des procédés de relance permanente. Cela donne ce ton agressif de journaliste pitbull. Tout cela pour des parts de 0,1% d'antenne! Du coup, il devient difficile d'articuler trois phrases de suite dans les médias sans être interrompu. C'est phénoménal!

Il y a quelque temps, j'étais en Corée pour des conférences. Au retour, j'ai relu un chapitre sur la Corée du livre d'un journaliste du *Monde*, spécialiste des relations internationales et plus tard directeur : André Fontaine, qui a écrit une histoire de la Guerre froide, puis une histoire de la Détente. C'est un ouvrage remarquable. Aujourd'hui, il n'existe de journaliste, même spécialiste de l'international, tous médias français confondus, qui soit capable d'écrire l'équivalent pour nos moyens, tout simplement parce que ce n'est plus utile, ni demandé.

J'arrête les exemples. Je ne suis pas d'un naturel chagrin, ni pessimiste, mais l'époque nous oblige à nous poser la question de la fragilité de la transmission.

Bien sûr, ce n'est pas si simple. Qu'est-ce que transmettre? Qui veut transmettre quoi à qui? Il existe aussi la question du médium. Par quoi

passé-t-on ? Que veut-on transmettre ? Est-ce simplement un sentiment d'identité, d'appartenance à une collectivité qui se perpétue à travers des messages et des fils, dans une lutte perpétuelle contre l'érosion ? Et quelle est cette collectivité ? À notre époque, il y a bien sûr les collectivités nationales qui se sont formées vers les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, qui sont peut-être grignotées et attaquées de toutes parts par une série de phénomènes, mais rien ne s'y substitue véritablement.

Que veut-on transmettre ? Cela nous renvoie à l'importance de la question historique. J'ai toujours défendu la nécessité vitale de la transmission de l'Histoire, mais j'ai toujours été aussi réticent quant au « devoir de mémoire ». Je n'aime pas l'association de ces deux mots. Bien sûr je ne suis pas pour la perte de la mémoire. Bien au contraire. Mais il me semble que transformer cela en sorte de pensum, voire de punition ou pire d'expiation, est une déviation conceptuelle. Bien sûr, il faut transmettre l'Histoire, dont on peut d'ailleurs tirer toutes sortes de leçons contradictoires, mais sans transformer cela en devoir au sens presque expiatoire. Qu'est-ce qu'une obligation de mémoire ? Que va-t-on choisir dans les diverses leçons historiques possibles ? Je ne suis pas sur cette ligne.

Je ne pense donc pas que les pays d'Europe, en particulier la France, fassent progresser la transmission de la culture en la transformant en obligation punitive lourdement moralisatrice. Cela n'aura pas plus d'efficacité que les enseignements religieux d'autrefois.

En revanche, il faut pour assurer la transmission de l'Histoire donner des réponses satisfaisantes aux questions : Combien d'heures d'enseignement ? Comment est-ce organisé ? Quels morceaux de l'Histoire transmet-on ? Quelles leçons y associe-t-on ?

Bien sûr, la transmission, c'est aussi celle des savoir-faire, des méthodes, etc.

La transmission des valeurs est un sujet plus délicat pour deux raisons.

Dans nos sociétés européennes modernes, l'arrogance européenne classique des derniers siècles est mise à mal. Cela fait plusieurs

siècles que nous, les Occidentaux, avons mené et conduit presque seuls l'histoire du monde. Nous étions les acteurs de l'histoire du monde et les autres en étaient des sujets, durant quatre siècles européens et un quasi-siècle américain. Cela s'est terminé sous nos yeux, au moment même où l'Occident était saisi de triomphalisme dans la décennie 1990 après la disparition de l'Union soviétique. Il y a eu une sorte d'ébriété autour de la fin prétendue de l'Histoire, autour de l'extension universelle de notre conception de la démocratie, des droits de l'Homme, de l'économie de marché, etc.

Ce train en cachait beaucoup d'autres : le surgissement dans l'histoire du monde (ou le retour, dans certains cas, comme la Chine) de puissances considérables et émergentes, que les myopes avaient appelé des « marchés » émergents alors qu'il s'agissait de « puissances » émergentes.

Le G20 est l'aveu que les Occidentaux ne peuvent plus gouverner le monde seuls. Les membres du G7/G8 avaient verrouillé mais il est arrivé un moment où il n'était plus possible de refuser ce groupe élargi. En 1918-1919, Wilson, Lloyd George et Clemenceau avaient tout décidé à trois, en bien ou en mal. Il y a eu le partage à Yalta, mais en tout cas en 1945, ce sont deux ou trois décideurs qui ont tout décidé. C'est terminé.

Alors qu'en Europe, on est convaincu depuis des siècles de génération en génération que l'Europe est à la pointe dans le progrès moral de l'humanité, et qu'elle élabore les valeurs universelles, toutes ces idées qui motivent aussi bien les « *droits de l'hommes* » les plus sincères que les nationalistes à l'ancienne, toute cette vision occidentale-centrée, sont malmenées dans le monde actuel. C'est la compétition générale dans le cadre de la mondialisation. Quand nos valeurs universelles ne sont pas considérées universellement comme universelles, il y a tout de même un problème qu'il faut s'appliquer à gérer conceptuellement, même si nos convictions restent déterminées.

Aussi, toute la réflexion sur « *que transmettre* » n'est pas simple. Je ne le développe pas mais je le souligne. C'est moins simple qu'avant parce que nous sommes dans un moment difficile pour les Occiden-

taux. Les Américains ne sont pas prêts à ce passage au *leadership* relatif (Obama, oui, mais il est tellement intelligent par rapport à l'électorat américain moyen que c'est compliqué à gérer) et les Européens ne sont pas encore prêts à sortir de leur bulle.

Or, après cette longue période arrogante et triomphaliste d'évangélisation, de colonisation, de «*droits de l'hommission*», de domination, après la guerre, les Européens sont entrés dans une bulle en croyant vivre dans un monde enfin post-tragique parce que post-identitaire, une sorte de monde de *Bisounours*. Tout cela éclate. La compétition continue, elle s'est même réveillée. Non seulement l'Histoire n'est pas finie, mais elle recommence. Nous ne sommes pas dans un monde multipolaire, mais dans une compétition multipolaire.

La question de la diversité culturelle et linguistique est aussi importante que la question de la biodiversité.

Ce détour apparent, qui n'est pas un, m'amène à la question : que transmet-on, que transmet-on à qui ? On ne va pas devenir relativiste non plus en disant que tout se vaut. C'est compliqué.

En revanche, il existe un point sur lequel, à mon avis, il ne faut plus transiger : c'est la langue. En effet, la question de la diversité culturelle et linguistique est aussi importante que la question de la biodiversité. Pour ceux qui s'intéressent à l'écologie, en matière de biodiversité, la situation est effrayante, pire que dans l'affaire du climat. Les spécialistes craignent les débuts d'une sixième extinction, ils disent que l'effondrement de la biodiversité met en péril à terme la capacité de la biosphère à abriter la vie organique.

Pour la langue, c'est vrai aussi. C'est un élément identitaire profond. Or, parmi les dizaines de milliers de langues recensées dans le monde par l'UNESCO, beaucoup sont très fragiles. Beaucoup de langues, qui n'étaient plus parlées que par cinquante personnes dans le monde,

disparaissent chaque année.

Pour moi, s'il faut avoir un débat sur ce que l'on transmet, la langue me paraît être le point dur, le cœur et le trésor central de la transmission. Bien sûr, il faudrait que tout le monde en Europe parle aisément anglais, mais pas au détriment de sa propre langue, pas en la détruisant par des aberrantes combinaisons. Si c'est uniquement du vocabulaire, c'est ridicule mais ce n'est pas très grave, mais si c'est de la syntaxe, c'est très grave.

Après, à qui transmet-on ? On transmet non seulement à ses enfants et à ses petits-enfants, mais aussi à un public. De quoi les gens ont-ils besoin aujourd'hui, réellement ? Si vous étiez un enfant pygmée dans la forêt, vous avez besoin de connaître les plantes médicinales, les plantes vénéneuses, les plantes alimentaires, etc. C'est une science gigantesque et très compliquée qui se transmet de génération en génération. Pour un enfant dans nos sociétés, faut-il d'urgence et très tôt arriver à maîtriser la technologie de l'iPhone, de la télévision et des écrans ? Ou ne faudrait-il pas, malgré tout, éviter d'abandonner complètement le latin ? Ce n'est pas simple... Inutile d'insister sur tout ce qui est média. Régis Debray dit des choses passionnantes sur médias/médium. Il y a l'émetteur, le message, le médium, le destinataire et il faut essayer de tenir compte de tout cela pour réussir la transmission.

Ensuite, qui est bien placé pour transmettre ? Cela soulève un autre point que vous avez forcément rencontré dans vos activités. Dans les sociétés européennes actuelles et spécialement en France (la France étant le pays le plus pessimiste pour des raisons difficilement explicables si on prend les critères réels), qui est bien placé pour cela ?

Aujourd'hui, il règne une défiance extraordinaire par rapport à toute autorité. Dans les sondages les plus récents, les gens jeunes sont contents de leur propre vie, optimistes sur leur avenir, optimistes pour la famille, qu'ils mettent au centre de tout, mais ils montrent une défiance extraordinaire par rapport à toute autorité, quelle qu'elle soit, à commencer par l'autorité politique. Cela englobe toute autorité : autorité économique, scientifique, journalistique... les médias qui

s'acharnent, à détruire les autres autorités, sont rejetés de la même façon.

Différents hommes et femmes politiques essaient d'utiliser le courant populiste, il faut bien qu'ils surfent sur quelque chose. Les hommes politiques modernes sont censés être proches des gens, ce qui conduit à une des formes de populisme : dire que les gens savent très bien ce qui est bon pour eux, qu'ils n'ont pas besoin d'experts, qu'ils sont les experts de leur propre vie et que l'homme ou la femme politique moderne est juste transmetteur de tout cela, pour mettre en forme ce que les gens savent sur leur propre vie. C'est un climat très fort, même chez les politiques qui ne veulent pas faire du populisme.

La défiance du, ou des, public handicape la transmission. Par exemple, regardez Wikipédia : c'est fait de contributions multiples. N'importe qui peut apporter un texte qui est censé être contrôlé, mais enfin, sur trois ou quatre sujets que vous maîtrisez bien, vous avez vu que c'est rempli d'erreurs ! Il n'existe pas de vrai tri. De plus, comme le monde de l'internet est libertaire, il est hostile au tri, à la hiérarchisation et au contrôle. Cela remporte un succès extraordinaire précisément parce que ce n'est pas rédigé par des autorités mondiales principales, prix Nobel en différents domaines, mais par tout le monde qui participe et c'est pourquoi le succès est énorme.

Tous ceux dont le métier est de transmettre doivent réfléchir au fait que la posture d'expertise et de savoir est devenue un handicap. Cela n'aura qu'un temps, mais cela peut être un cycle long, de dix, vingt ou trente ans, jusqu'à ce que l'on retrouve le besoin de hiérarchiser, de trier et d'expertiser avant de s'exprimer de transmettre.

Je voudrais aborder maintenant un autre problème ce qui va m'amener à me contredire un peu. Si l'on veut transmettre tout de même aux groupes les plus larges, sans lâcher le fil de l'Histoire, ou des histoires dont nous sommes issus, malgré cette défiance c'est bien, mais y parviendrons-nous ?

À force de vouloir tout garder, préserver, transmettre, ne serons nous pas étouffés par un très long passé, une très longue histoire, magnifique ou difficile, splendide ou controversée, et que tant de gens

voudraient dépasser!

Cela me ramène à la mondialisation. On voit que l'état d'esprit, chez les peuples émergents, est à l'optimisme. Il existe environ un milliard d'Occidentaux dans le monde actuel. Il y a donc cinq milliards et demi de non occidentaux. La plupart vivent dans des pays qui émergent, d'autres dans des pays stagnants, que l'on appelle par euphémisme des pays « en voie de développement », mais qui ne le sont pas. Dans les pays émergents, les gens sont optimistes; ils pensent que cela ne peut être que mieux par la suite. En Europe, le sentiment dominant est l'inverse: la bagarre économique générale, la globalisation de tout, ne sera pas bonne pour nous. Dans le meilleur des cas, ce sera comme avant. Dans la plupart des autres cas, ce sera une dégradation. C'est ce que pense la majorité des européens.

Certains, même, se disent: nous autres, Européens, n'avons-nous pas fait notre temps? Notre histoire n'est-elle pas trop lourde à porter? Vous voyez cela, par exemple, chez les militants pro-européens fédéralistes, une petite minorité a une grande vision de l'Europe et sur l'avenir. Mais, beaucoup détestaient plus leur propre pays qu'ils n'aiment l'Europe. C'était typiquement le cas de mon ami Joschka Fischer. Mais il n'y a pas que des Allemands qui pensent ainsi. Comme si l'histoire européenne était trop lourde à porter. Ses moments prestigieux auraient été des tromperies et il faudrait renier ce que nous avons été pour nous métamorphoser. D'où, en matière d'Histoire, une oscillation entre le rejet de ce que nous avons été (le devoir de mémoire expiatoire – c'est du catéchisme) et l'Histoire proprement dite quand même avec ses controverses, et ses difficultés. Cela devient compliqué à gérer.

On le voit bien en France à propos de la guerre: il n'y a pas une semaine sans que paraisse un article sur Vichy. Un historien avait trouvé un titre: « *Vichy, un passé qui ne passe pas.* » On est en 2011! Comment expliquer qu'il y ait une telle profusion d'articles sur cette période, quel qu'en soit le caractère exceptionnellement tragique? On est en 2011. Un pays comme la France devrait se préoccuper, en priorité, de ce qu'il se passera en 2020, 2030, 2040 etc., en essayant

pour cela de comprendre jusqu'où vont aller les pays émergents, s'ils seront unis ou non, si les Occidentaux seront cohérents ou pas, si les Européens auront des positions communes ou pas, etc.

Pendant longtemps la controverse sur le passé tournait autour de 1789/1793. Maintenant en France, c'est Vichy. Dans d'autres pays, c'est autre chose. Mais à mon avis, un sujet devrait continuer à préoccuper autant les Français : c'est de savoir pourquoi le système politique et militaire français s'est désagrégé en 1940. Je pense que « le vrai passé qui ne passe pas », c'est précisément la désagrégation de ce qui était censé être, à l'époque, « la première armée du monde ». Le reste est une conséquence. S'il n'y avait pas eu la désagrégation de la France de l'époque, il n'y aurait pas eu Vichy et donc pas ce qui s'est passé de 1940 à 1945.

Sur ce point central, je crois que le travail historique est arrivé à un paradoxe : la Shoah est très présente à nos mémoires (et c'était nécessaire) mais elle est mieux connue que l'émergence historique qui y a conduit. Des dizaines de livres ont analysé les événements de 1940 : des souvenirs de militants, de diplomates, d'experts français et anglais ont étudié le moment le plus absent de l'histoire de France (à part la situation du roi de Bourges avant l'arrivée de Jeanne d'Arc).

Le général de Gaulle, par une sorte de thérapie politico-magique, a reraconté l'histoire de France et a projeté les Français dans autre chose. Mitterrand, à sa façon, lui aussi. Mais fondamentalement, les Français d'aujourd'hui sont encore plus troublés que les allemands eux-mêmes par cette séquence tragique, ce qui est paradoxal, et continuent à se flageller, un peu comme dans les défilés des chiites. Tout cela n'aide pas à aborder la suite.

Si on veut relever le défi de la transmission dans la compétition multipolaire qui nous menace, et qui requiert toute notre énergie, il faudrait pouvoir dire : « notre histoire est faite d'ombres et de lumières, comme toutes les histoires. Nous assumons tout cela, et nous serons toujours là dans vingt ou trente ans. Et voilà ce que nous allons faire.

Beaucoup disent : mais la réponse, c'est l'Europe. Or, une partie du discours européiste est un peu délétère, à mon avis. Il existe deux



façons différentes de parler de l'Europe. L'une est décourageante, l'autre est stimulante. Première façon : *« nous, les pays d'Europe, n'y arrivons plus, nous avons un passé trop chargé, nous sommes trop petites, trop fatigués... nous nous en remettons donc à l'Europe. »* Nous posons le sac à dos et c'est l'Europe qui prend le relais et continue, l'Europe étant « un mot valise » dont nous ne savons pas bien ce qu'il désigne, mais c'est quelque chose qui va continuer à notre place. Le discours européiste dénonce donc, par automatisme, les « égoïsmes nationaux » alors que ce ne sont que des intérêts nationaux normaux, que la machine européenne générale qui a été construite permet de dépasser pour fabriquer du compromis.

Il existe une autre façon plus roborative : *« nous apportons aux défis globaux du monde une réponse collective »*. Celle des Européens qui répondent à 27 ou à 17 (la zone euro) ou à 2 (la France et l'Allemagne) ou quelques uns (la coopération renforcée). Ce n'est pas de l'abandon de souveraineté, pas même du transfert. C'est de l'exercice en commun de la souveraineté. C'est plus entraînant.

Si on ne clarifie pas notre ambiguïté sur l'Europe nous ne serons pas clairs sur ce que nous transmettons en ce qui concerne la France. On peut parler de langue, de littérature, de culture, des hommes, bien sûr. Oui, mais pour quelle suite ?

Je voudrais suggérer un point d'équilibre pour que notre pays, avec sa langue, arrive à se projeter dans la suite, sans perdre le fil, ni rompre ce fil précieux qui court à travers les âges, ce trésor qui commence par la langue et par tout ce qui va autour. Continuer à transmettre mais à s'arrêter avant le seuil de saturation, avant l'asphyxie culturelle. Notre passé est tellement riche que nous n'aurons plus assez d'énergie pour nous projeter dans l'après. Si nous faisons que le transmettre il faut donc trouver un équilibre. Le trouver intellectuellement et culturellement pour chacun d'entre nous, mais aussi plus largement au sein d'organismes comme l'Alliance française, le ministère, etc.

Cette difficulté est propre à nous, européens, compte tenu du passé d'où nous venons, et du fait que nous voulons toujours être là en 2050, sous une forme appelée à évoluer, mais que nous serons là, La

question ne se pose pas du tout comme cela pour les émergents.  
Voilà mes réflexions.  
(Applaudissements.)



Fabrice Luchini  
comédien

**Jean-Claude JACQ.** — J'ai découvert Fabrice Luchini dans un film délicieux, *La Discrète* de Christian Vincent. Dans son impressionnante filmographie (plus d'une soixantaine de films), celui-ci ne figure pas dans les tout premiers, mais j'étais en poste à l'étranger et je n'ai vu que par la suite d'autres films de lui. J'avais été fasciné alors par un jeu d'acteur toujours inattendu, par son phrasé légèrement décalé qui laissait entrevoir des richesses de sens inconnues dans les dialogues du quotidien.

Ce pouvoir de donner une vie nouvelle aux mots de la tribu, il s'est déployé depuis 96 dans des spectacles où les fables de La Fontaine, géniales mais usées par l'école, ont été ressuscitées, où des textes de Flaubert, de Céline, de Nietzsche, de Roland Barthes ou récemment de Philippe Muray, auteurs qui à des titres divers passionnent surtout les amoureux de littérature, ont rencontré un succès public extraordinaire. «*Luchini fait jouir son public en disant du Flaubert*» s'exclamaient un journaliste. Et Bernard Pivot d'ajouter: «*C'est le meilleur professeur de français de France*». Laurent Terzieff constate que «*C'est un phénomène qui dépasse le théâtre proprement dit. (...) Il y a chez lui comme un envahissement de l'être par le verbe. Il se renvoie au verbe et le verbe renvoie vers nous. Il est infatigable.*»

Vous êtes, Cher Fabrice, devant des directeurs d'Alliances qui vous connaissent bien mais aussi devant des amis étrangers venus de tous les coins du monde, qui donnent une bonne part de leur temps et de leur cœur à faire connaître notre langue et notre culture dans leur pays. Vous qui êtes un très grand messager de littérature et de vie, je vous remercie très chaleureusement d'avoir accepté de venir ce matin vous adresser à eux.

**Fabrice LUCHINI.** — Merci infiniment de m'avoir donné le privilège d'écouter ce que M. Hubert Védrine a dit. Cela me semble d'une luminosité, d'une clarté qui dépasse le didactisme. C'est étonnant. C'était déjà une récompense d'assister en direct à une synthèse jamais pédante, incroyablement vivante, un peu pessimiste (ce qui est tout de même ravissant) et qui nous laisse loin derrière les discours de béatitude, comme disait Muray en parlant de la société festive.

Muray, qui était vraiment ce que l'on appelle un réactionnaire au sens antimoderne, qui aimait magnifiquement la langue française, disait en parlant de la société festive : « *ils font de nous des déambulants approbatifs.* » Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que le festif, le tout-culturel, l'immense démagogie des hommes politiques entraînent à un anéantissement du niveau du rapport personnel avec l'œuvre d'art. Il y a donc chez Muray une attaque vraiment frontale contre le festif.

Ensuite, je citerai Cioran, qui est un exemple très important pour nous. Cioran était roumain et il a abandonné sa langue ; il est venu vers ce français, « *cette musique* », comme disait Nietzsche.

Évidemment, je ne vais pas me situer comme un homme qui a une telle globalité. Je n'ai aucune opinion sur rien. Je suis paumé. Alors, l'Europe!... je ne comprends déjà même pas ce qu'il va m'arriver dans l'heure d'après, alors, l'idée de se choper sur sa destinée ! Mais j'ai bien compris que l'Occident n'allait pas trop bien.

Je vais citer Céline. Ce n'est pas du tout à la mode en ce moment, mais les gens disent beaucoup de bêtises. En même temps, on les comprend complètement avec tout ce qui arrive, mais qu'ils ne nous

enlèvent quand même pas *le Voyage au bout de la nuit* des librairies, même si l'ignominie du personnage est totale. Je respecte les gens qui sont hostiles aux célébrations. Tout cela est assez médiocre, non pas de la part des gens qui veulent l'enlever, mais de la part de ceux qui veulent le célébrer. Céline n'a pas à être célébré. C'est un maudit, un génie, un affreux personnage. Comme disait Malraux, « *c'est un génie et un pauvre type* ».

Céline, très pessimiste, disait : « *la race blanche n'existe plus, c'est un fond de teint. Les Chinois vont venir et dès qu'ils auront goûté le camembert, ils ne bougeront plus.* » Historiquement, Céline ne vaut pas grand-chose. Ses positions sont ignobles.

Cependant, la guerre, je n'y connais rien. J'ai quitté l'école à quatorze ans avec le certificat d'études et j'ai été coiffeur de quinze à vingt-et-un ans. Je maîtrise très mal l'école. Pour moi, la vie que je mène maintenant est hallucinante. Les hommes politiques me reçoivent, du président aux socialistes comme Rocard. Je me dis qu'il est ahurissant de rencontrer de grands intellectuels. J'ai eu la chance de rencontrer Fumaroli, Finkielkraut. Moi, je suis quelqu'un qui sort directement de l'école de la rue communale de la rue de Clignancourt, sans faire du Zola. Je ne vais pas faire comme tous les acteurs : « *je suis un ancien esclave, etc.* » Cette repentance nous ennuie. Le drame, c'est le politiquement correct.

Cela fait un an que je lis du Muray et c'est prodigieux. J'ai échangé quelques mots avec M. Védrine qui connaît Muray. C'est tout de même éblouissant. M. Védrine n'est pas considéré comme un homme de droite et il connaît Muray : cela fait un plaisir fou parce que peu de gens connaissent Muray.

Évidemment, je ne peux me situer sur une vision globale. Je ne peux rien comprendre à ce qui arrive. Mon impression est que cela ne va pas très bien. Cela descend très, très bas. Je suis allé au Québec. J'y ai trouvé une ferveur qu'on ne trouve plus ici.

Je vais être un peu méchant, mais on parlait des journalistes. Une jeune fille de France Inter dont je ne dirai pas le nom, mais qui symbo-

lise bien l'époque, m'a demandé de venir à une émission de radio. Je lui ai dit de venir tout de même voir Muray. Je lui ai dit en deux mots : « *Muray, cela commence par les emplois jeunes de Martine Aubry et Balzac.* »

L'idée est que si Balzac revenait, il aurait du mal à savoir ce qu'est un agent d'ambiance. Muray pose même la question : que donnerait un agent d'ambiance qui se mettrait en grève ? C'est une question intéressante. Il développe tous les nouveaux métiers que Martine Aubry a mis au point, et il ne lui en veut pas. Il dit qu'on ne pouvait pas faire autrement. Les 350 000 emplois jeunes étaient une nécessité, mais il essaie de s'interroger : comment Balzac pourrait-il décrire ces gens ? Il dit qu'on savait plus ou moins ce que fabriquaient un usurier, une femme de chambre ou un ancien soldat de l'Empire. Leurs histoires et leurs drames, même les plus complexes, sont d'une limpidité, d'un réalisme et d'une palpabilité formidable à côté de ce qu'on peut supposer comme aventures et comme drames chez un agent d'ambiance ou chez une adjointe de sécurité. Qu'est-ce que cela peut être d'aiguiller les familles ou de faciliter un décrochage ? Qu'est-ce qu'un « facilitateur » de décrochage qui ne fait pas bien son boulot ? Cela s'attrape par quel bout ?

C'est la notion de Muray de la déréalisation : le festif qui déréalise le réel. Plus il y a de festif, plus il y a de débat, moins il y a de réel. C'est l'obsession de Muray. Il n'est pas un penseur objectif, c'est un homme de mauvaise humeur. Donc, nous allons l'abandonner pour le moment.

Revenons à Cioran. La phrase de Cioran est : « *ils n'aiment pas leur langue.* » Lui, il abandonne le roumain. Il y a là quelque chose de remarquable.

J'aime énormément une phrase de Céline : « *loin du français, je meurs.* » Cela me plaît beaucoup.

Après, il y a évidemment le XVII<sup>e</sup> siècle. Mes écrivains préférés sont des profonds neurasthéniques et des pessimistes : Flaubert, Céline, Molière et La Fontaine.

Molière dit une chose merveilleuse sur les Français. On connaît

évidemment la phrase magnifique de Cocteau : « *qu'est-ce qu'un Français ? C'est un Italien de mauvaise humeur.* » C'est remarquable.

Pardonnez-moi, mais je suis un peu dans Muray. Ensuite, nous arriverons à l'universel, pour ce que je peux vous en dire en deux mots. Je n'ai pas grand-chose à dire, surtout après ce qui a été dit, qui est une vision globale et remarquable. C'est une récompense pour moi d'être à côté d'Hubert Védrine et des deux responsables de la Fondation Alliance française. C'est mon côté homme de gauche, c'est mon côté fraternel, toujours attentif, homme de gauche à l'Île de Ré.

C'est un petit sketch que je fais au spectacle. Je répète que je suis de gauche, surtout à l'Île de Ré. C'est vrai : grâce à mon travail, j'ai une maison à l'Île de Ré et je vois de grands rebelles.

C'est vers cette éternité de la vie qu'un acteur met son existence et sert ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la langue.

Pour moi, c'était très important d'être là ce matin. La vision d'Hubert Védrine est immense. C'est un grand moment. C'est une intelligence qui me dépasse et qui me fait échapper à mon côté obsessionnel et hargneux contre des épiphénomènes complètement grotesques, comme, par exemple, ce que Muray appelait : « *rebelle et tais-toi* », c'est-à-dire l'indigné constant.

Il existe une phrase extraordinaire de Molière dans *les Fâcheux*. Je parle de ce que je connais un petit peu, c'est-à-dire la langue. Pourquoi celle du XVII<sup>e</sup> ? Évidemment, je ne peux pas vous parler de l'après, je ne peux pas vous parler de contemporain. Le seul contemporain que je joue est un super antimoderne. Muray est quelqu'un qui ne voit absolument pas d'avenir. Je suis depuis un an avec un homme qui ne voit aucun avenir, mais une fin totale. Ce n'est donc pas le moment de vous parler de cela, puisque vous, vous communiquez la langue.

Pour moi, qu'est-ce que la langue ? C'est le XVII<sup>e</sup> siècle. Cela vous

semble bizarre, mais je parle en tant que comédien. Quelle est la langue qui présente le plus de difficultés? C'est celle du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle est au milieu d'une contrainte terrible qui est le vers, et à l'intérieur de ce vers, il y a la liberté. Montherlant dit (pardonnez-moi, mais c'est encore un auteur de droite) : *« Qu'est-ce que la liberté? C'est la liberté au milieu des contraintes. »* Qu'est-ce que la langue? Pour moi, c'est le XVII<sup>e</sup> siècle. Le génie de La Fontaine et de Molière (mais je mets La Fontaine encore plus haut que tous) est d'avoir mêlé une sorte de perfection et au milieu de tout cela, une vitalité, une intemporalité, une éternité de la vie. C'est vers cette éternité de la vie qu'un acteur met son existence et sert ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la langue. La Fontaine n'est pas, ponctuellement, historiquement situé.

Je vais vous donner un exemple très simple. J'ai été invité à déjeuner une fois par Michel Rocard, ensuite par Nicolas Sarkozy, puis par François Bayrou. Ce dernier m'a parlé d'une liaison qui s'est avérée fausse. À un moment, Muray parle de la touriste innocente. C'est une fille un peu idiote qui voyage tout le temps pour essayer de comprendre que tout est merveilleux ailleurs. Elle ne comprend rien aux conflits qui existent. Elle est complètement du bon côté. Elle est merveilleuse. Elle achète des poulets bio, elle veut mettre de l'ambiance partout, elle s'appelle la touriste innocente. Muray dit en parlant d'elle :

*« Elle avait découvert le marketing éthique  
La joie de proposer des cadeaux atypiques  
Fabriqués dans les règles de l'art humanitaire  
Et selon les valeurs les plus égalitaires :  
Cafés labellisés, bio humanisé  
Petits poulets de grain ayant accès au pré... »*

J'aime tellement cette phrase que j'ai fait une impro de vingt minutes sur : *« petits poulets de grain ayant accès au pré »*. L'idée que les poulets accèdent au pré, qu'il n'y a plus d'histoire parce que maintenant, les gens n'ont plus d'avenir, mais que des poulets accèdent au pré, c'est

une merveille !

*«[...] Petits poulets de grain ayant accès au pré,  
Robes du Bangladesh, jus d'orange allégé,  
Connotations manouches complètement décalées.  
Sans vouloir devenir une vraie théoricienne  
Elle savait que maintenant on peut acheter plus juste  
Et que l'on doit avoir une approche citoyenne  
De tout ce qui se vend et surtout se déguste  
Et qu'il faut exiger sans cesse et sans ambages  
La transparence totale dedans l'étiquetage.»*

Il termine d'une manière totalement incorrecte :

*«Elle est morte un matin sur l'île de Tralâlâ  
Des mains d'un islamiste anciennement franciscain  
Prétendu insurgé et supposé mutin  
Qui la viola deux fois puis la décapita.  
C'était une touriste qui se voulait rebelle  
Lui était terroriste et se voulait touriste  
Et tous les deux étaient des altermondialistes.»*

C'est très provocateur, mais puisque M. Védrine aime Muray, je me suis dit que je pouvais y aller. Nous sommes dans un espace de liberté. Moi qui suis très pessimiste d'avoir écouté Hubert Védrine, j'ai un élan. Je pourrais presque faire quelque chose gratuitement.

Cela rappelle *l'Éducation sentimentale*. Frédéric fait tellement la cour à Mme Arnoux, mariée avec le vieil Arnoux, qu'à un moment, la bourgeoise magnifique dit : *«d'accord, allons-y, dans deux jours, à telle heure.»* Et là, Flaubert décrit Frédéric qui descend l'escalier : *«il était tellement heureux qu'il aurait donné de l'argent à un pauvre, mais il n'en trouva pas. Il aurait pu très bien aller un peu sur le boulevard, il y avait des mendiants, mais c'était un homme de très peu de conviction.»*

Je voulais finir par Molière, le plus grand, et La Fontaine, le suprême, à



l'image de ce qu'a dit Hubert Védrine.

Une fois, Jean-Marie Le Pen était au deuxième tour. Les gens de France Inter m'appelaient en me disant : *« nous ne parlerons pas du spectacle, nous parlerons de votre position. »* J'ai répondu : *« Écoutez, ce n'est pas mon métier. Beaucoup de gens s'y connaissent mieux. Je n'aime pas les acteurs qui se répandent en ne connaissant rien. »* Je ne dis pas qu'il ne faut pas être hostile à l'ignominie de la bêtise, mais certains acteurs se répandent alors qu'ils ne lisent rien et qu'ils n'y connaissent rien. Ils ont de l'indignation. Je sais que j'ose toucher à ce qui est une *doxa* maintenant. Chacun fait ce qu'il veut.

Je ne parle pas de M. Hessel, mais de la position constamment indignée de France Inter en disant, comme la touriste de notre ami Muray :

*« Elle avait fait l'Inde, le Japon, la Chine  
L'Argentine et puis la Palestine  
Mais elle refusait de se rendre en Iran  
Du moins tant que les femmes y seraient mises au ban. »*

C'est un peu le niveau de bêtise de la *doxa* générale des positions indignées.

Cette dame me demande de venir à la radio. Je lui ai dit : *« je veux bien dire du mal de Le Pen, mais seulement à la lumière de Molière. »*

Dans une pièce de Molière merveilleuse qui s'appelle *les Fâcheux*, il y a une histoire de rendez-vous raté. Le garçon est amoureux d'une fille, mais il a été embêté pendant trois ou quatre jours par des fâcheux. La pièce commence par une phrase très dure à dire. Le gars court au rendez-vous et on lui dit qu'elle est partie.

*« Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,  
Pour être de Fâcheux toujours assassiné!  
Il semble que partout le sort me les adresse,  
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce;  
Mais il n'est rien d'égal au Fâcheux d'aujourd'hui;  
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,*

*Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie  
Qui m'a pris à dîner de voir la comédie,  
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement  
Trouvé de mes péchés le rude châtement.  
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,  
Car je m'en sens encor tout ému de colère.  
J'étais sur le théâtre, en humeur d'écouter  
La pièce, qu'à plusieurs j'avais ouï vanter.»*

Là, il y a un petit côté archaïque, mais si on est un acteur pas trop nul, on le glisse.

*« Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence,  
Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagance,  
Un homme à grands canons est entré brusquement,  
En criant: "holà-ho! un siège promptement!"  
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,  
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.  
Hé! mon Dieu! nos Français, si souvent redressés,  
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,  
Ai-je dit, et faut-il sur nos défauts extrêmes  
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,  
Et confirmions ainsi par des éclats de fous  
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?»*

Je trouve cela somptueux. Molière photographie les Français comme des raseurs extraordinairement orgueilleux.

Maintenant, je vous dirai au revoir par une fable de La Fontaine. Je l'ai dite à Nicolas Sarkozy qui m'a invité à déjeuner. Il n'a pas été le pire et il m'a écouté. Moi, je ne fais pas de politique. L'accabler tout le temps... non. C'était très bien avec Rocard, avec Bayrou, agréable avec Besancenot... voyez, je suis large, totalement humain, totalement un acteur de gauche de l'île de Ré.

Je vais vous dire une fable de La Fontaine que j'aime énormément et

qui est la quintessence de notre réunion. Je reprends La Fontaine au mois de mars. C'est vraiment magnifique. Si j'avais à communiquer quelque chose, ce serait autour de ce génie de la transmission.

La transmission, pour nous acteurs interprètes, c'est d'essayer de se hisser au mystère de l'agencement de ce que l'on appelle le style. «*Un style*», disait Céline, «*c'est une émotion avant tout, par-dessus tout.*» Qu'est-ce qu'un style? C'est difficile. Ce n'est pas quelque chose d'intellectuel. C'est un agencement éblouissant qui nous amène à la réalité, qui nous fait sentir le réel. Ce n'est pas quelque chose de bien écrit, c'est quelque chose de la vie.

Pourquoi La Fontaine est-il somptueux? Je dirais modestement que c'est tout simplement vivant. Cela a dépassé les siècles.

Cette fable parle de la difficulté de concrétiser. Vous allez voir à quel point les Français ne comprennent absolument plus cette langue. Il existe peut-être un souci. Je parle à mon niveau. J'ai quitté l'école au certificat d'études qui existait à mon époque, dans les années 1960. C'est un niveau de CM2, avant la sixième. J'ai donc quitté l'école avant la sixième. Je ne suis pas en train de vous faire le côté Jamel Debouzze. Cela va bien, la biographie de l'autodidacte qui ne sait rien!

D'ailleurs, j'ai oublié de vous dire la fin de l'anecdote. L'idiote de France Inter me demande de venir à la radio. Je lui demande de venir écouter Muray. Cela commence par vingt minutes sur les emplois jeunes de Martine Aubry. Après, cela continue avec un très grand texte sur le sourire de Ségolène Royal, «*ce sourire qui n'a jamais ri et ne rira jamais.*» C'est très méchant, mais c'est ainsi. On ne va pas impliquer M. Védrine dans une pensée extrêmement anti-PS, mais Muray attaquait plutôt le festif, qui est plutôt une idée du côté des gens de gauche. Quoi que maintenant, les gens de droite font la même chose.

Enfin, peu importe. Cette fille vient écouter 1h50 de Muray. On y parle de Martine Aubry, de Ségolène Royal, de la modernité, des tsunamis... La vision de Muray est que la régression est telle que les gens ne veulent plus être que des touristes. Leur but est de retourner, en régressant comme des enfants, sur des plages. Malheureusement, il y a des drames sur ses plages puisqu'il y a des tsunamis. Bref, pendant

presque deux heures, on parle de l'époque.

La fille me reçoit à France Inter et me dit : « *Fabrice Luchini, vous lisez donc Philippe Muray, auteur du XIX<sup>e</sup> siècle.* » C'est un peu embêtant. Je réponds : « *vous avez écouté : il y a Martine Aubry, elle n'était pas là à cette époque. Avez-vous remarqué qu'on parle de la Fête de la Musique ?* » « *Ah, oui !* » Elle rigole et elle dit : « *cela, c'est le côté que j'adore en moi : je ne sais rien, j'aime apprendre.* » Je me dis : « *dans deux secondes, elle va me dire : que du bonheur !* ». Vous savez, c'est une époque atroce : quand vous demandez un diabolo-menthe, le garçon répond : « *no souci.* » Il y a quelque chose d'ahurissant dans cet appauvrissement. Cela ne veut rien dire ! Il n'y a pas de souci. Les soucis, c'est quand on a des problèmes de santé, quand on lit *l'Être et le Néant* et que c'est compliqué, mais un diabolo-menthe ne demande pas à être plongé dans la métaphysique de Kant.

Ce sont des détails. C'était bien qu'Hubert Védrine vienne parce que moi, je suis au niveau du petit détail et lui, il est au niveau du global. Tous les deux, nous ferons quelque chose. Grâce à vous, je crois que je vais devenir l'assistant d'Hubert Védrine. Moi qui suis si rétréci, qui ne comprends rien, j'adore l'idée de suivre ce monsieur. Cela m'a complètement bouleversé, cela m'a mis en forme. Comme je suis insomniaque, comme disait Céline : « *si j'avais bien dormi, je n'aurais jamais écrit une ligne.* » Venir ici à 9h00 du matin est ahurissant parce qu'à 5h00, j'étais encore en train de me demander ce que j'allais vous dire. Pour terminer, la fille était très contente de pouvoir dire qu'elle ne savait rien. Le diabolo-menthe arrive et il ne fait que du bonheur. Cela s'appelle « les déambulants approbatifs ».

Vous, vous êtes certainement des responsables, dans tous les pays, de cette langue française. Je vous avoue que je ne suis pas militant. Il est vrai que la francophonie est incarnée par des personnages absurdes. Moi, je ne milite dans rien, j'essaie d'être à la hauteur du génie de l'auteur et de faire rire.

Cependant, en ce qui me concerne, le malentendu est énorme. 600 personnes viennent tous les jours depuis 1986, mais en même temps, je me demande si elles viennent vraiment pour écouter Muray.

Les gens me regardent et ils sourient, surtout les femmes de 50 ans. Je dis des horreurs et elles sourient comme cela. Elles ont l'air de dire : *« il est sympa, le pauvre, mais il n'a peut-être pas une vie affective très réussie. »* J'ai dû lire devant 150 000 personnes et je crois que seules 2 000 savaient qui était Muray. Les gens vont même jusqu'à me dire en sortant : *« c'était sympa, Muray ! »* C'est le malentendu.

C'est comme les gens qui, au bout de 1h50 de Céline, viennent me voir et disent : *« Oh, la mémoire ! »* Je leur sors des beautés absolues de *Voyage au bout de la nuit*, qui reste tout de même un livre immense, et ils ne parlent pas de Céline.

Il m'est arrivé une histoire extraordinaire avec Jacques Chirac. C'est plein de bienveillance. C'était merveilleux. Cela résume tout de la grande délicatesse et de la gentillesse de Jacques Chirac. Il est venu écouter La Fontaine à la Gaîté Montparnasse. Il a exigé de venir faire la queue. C'était très embêtant pour l'Élysée que Jacques Chirac fasse la queue. Comme je mens beaucoup, je raconte qu'il y avait des tireurs d'élite partout. Ce n'est pas vrai.

Jacques Chirac est venu aussi écouter Baudelaire :

*« J'ai longtemps habité sous de vastes portiques  
Que les soleils marins teignaient de mille feux,  
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,  
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.  
Les houles, en roulant les images des cieus,  
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique  
Les tout-puissants accords de leur riche musique  
Aux couleurs du couchant, reflété par mes yeux. »*

Il a écouté La Fontaine et très gentiment, il est venu me voir dans la loge. C'était merveilleux, pour moi qui n'étais pas allé à l'école, que le Président de la République vienne. Il y a eu aussi Lionel Jospin, Michel Rocard, beaucoup de gens.

Là, après avoir entendu La Fontaine, M. Chirac m'a dit une chose étonnante : *« vous vous rendez compte de la chance qu'on a avec la langue*

*française ?* ». Et pour me flatter, pour me dire que c'était un peu moi le responsable (mais c'est une folie de penser qu'un spectacle ne dépend pas du répertoire ; vous pouvez faire l'imbécile trois secondes, mais croyez-moi, si vous n'avez pas une partition admirable, vous ne tenez pas très longtemps), M. Chirac me dit très gentiment : « *avec le bottin en anglais, il y aura autant de monde dans votre théâtre.* » J'ai été désorienté parce que c'était par gentillesse. Ce n'était pas du tout par méchanceté parce que ce n'est pas un cynique. Il voulait me flatter, me dire d'arrêter de parler de La Fontaine... mais non ! Il ne faut pas arrêter de parler de La Fontaine. Simplement, il faut apprendre à le dire. Or, là, il y a un gros problème. Comme disait Guitry, cela s'appelle « *la traite des planches* ». Il appelait les cours de théâtre « *la traite des planches* ».

Je voudrais finir sur deux choses. D'abord, l'excellence : il n'y a que l'excellence qui compte, contrairement à la démagogie de la haine de l'élite. C'est l'excellence qui compte. Ce n'est pas l'excellence de classe, c'est l'excellence de votre passion. Si vous avez une passion qui aspire à l'excellence, vous deviendrez au moins quelqu'un qui servira votre passion.

Dernière chose : une fable de La Fontaine qui est magnifique. Elle est pour vous. Cela parle de la difficulté de concrétiser nos ambitions.

*« Un chat, nommé Rodilardus,  
Faisait de rats telle déconfiture  
Que l'on n'en voyait presque plus  
Tant il en avait mis dedans la sépulture.  
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou  
Ne trouvait à manger que le quart de son saoul  
Et Rodilard passait, chez la gente misérable,  
Non pour un chat, mais pour un diable.  
Or, un jour qu'au haut et au loin  
Le galant alla chercher femme,  
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,  
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin*

*Sur la nécessité présente.  
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,  
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,  
Accrocher un grelot au cou de Rodilard ;  
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,  
De sa marche avertie, ils s'enfuiraient sous terre ;  
Qu'il n'y savait que ce moyen.  
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :  
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.  
La difficulté fut d'accrocher le grelot.  
L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot »,  
L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire  
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,  
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;  
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,  
Voire chapitres de chanoines.  
Ne faut-il que délibérer  
La cour en conseillers foisonne ;  
Est-il besoin d'exécuter,  
L'on ne rencontre plus personne. »*

Céline disait de La Fontaine qu'il était le plus grand des stylistes.



# Dialogue



# «Langue et culture françaises : que transmettre? »



Alain Bentolila  
linguiste



Catherine Clément  
philosophe et écrivain

**Jean-Claude JACQ.** — Alain Bentolila, professeur de linguistique à l'université Paris-Descartes, a d'abord travaillé sur des langues «exotiques» (africaines, créoles, kitchua). Il est d'ailleurs l'auteur du dictionnaire du créole d'Haïti. Ses recherches se sont ensuite orientées vers les questions relatives à la maîtrise de la langue orale et écrite chez les élèves de l'école primaire et les jeunes adultes.

Le président de la République lui a confié en 1996 une mission nationale d'analyse et de prospective sur l'illettrisme en France. Au début des années 2000, il est directeur scientifique d'un projet qui a créé dans toutes les régions du Maroc des écoles dotées d'un dispositif éducatif adapté aux besoins du monde rural.

Conseiller scientifique de l'Observatoire national de la lecture, auteur de nombreux essais, il a obtenu en 1997 le grand prix de l'Académie française pour son livre *De l'illettrisme en général et de l'école en particulier*, et en 2007 le prix de France Télévisions pour *Le Verbe contre la barbarie*.

Son passionnant dernier livre, *Parle à ceux que tu n'aimes pas*, revêt une dimension quasi philosophique : il y passe en revue tous nos échecs à partager ensemble une langue maîtrisée. Votre thèse, Cher Monsieur, est que notre capacité à transmettre un bon maniement du langage est vitale car cette maîtrise est un rempart contre la barbarie. Ce qui s'énonce clairement évite de nombreux coups et bagarres. L'acquisition de cette capacité passe par le travail et la règle, notions assez discutées aujourd'hui...

Vos recherches nous concernent tous et nous sommes très heureux de vous accueillir, en vous remerciant du temps que vous nous consacrez ce matin.

**Alain BENTOLILA.** — Je vais vous faire faire un voyage assez court dans ce que j'appelle le pouvoir du verbe, et essayer de rattacher cette question du pouvoir du verbe et de l'importance de la maîtrise du langage à notre devoir de transmettre aux enfants de France et aux enfants d'ailleurs, dans d'autres pays. Quand je parle de devoir de transmettre, vous verrez que le mot « devoir » a toute sa force.

« Pouvoir du verbe » : qu'est-ce que cela signifie ?

Cela ne signifie pas simplement : ne pas faire de fautes d'orthographe. Disons-le très clairement, je viens de finir de corriger les copies de mes étudiants de maîtrise, d'un grand certificat qui s'appelle « syntaxe des sens », et je dois vous dire que je suis passé allègrement par-dessus les fautes d'orthographe, bien que certaines me restaient au travers de la gorge, notamment les fautes d'orthographe grammaticale. Je suis obligé de les oublier un peu, sinon je mettrais une note épouvantable à 80 % des copies.

Par contre, concernant un quart de ces copies, je les lisais et je ne comprenais pas, ou terriblement mal, ce qu'ils voulaient me dire. Ces étudiants, qui avaient tout de même réussi leur scolarité, avaient un mal fou à mettre leur pensée en mots. Ils n'arrivaient pas à faire ce qui est le propre de l'humain, c'est-à-dire transmettre sa pensée à un autre que soi-même, à une autre intelligence, avec cette volonté

d'être compris au plus juste de ses intentions et de recevoir la pensée d'un autre avec autant de bienveillance que de vigilance. Tel est notre destin, notre spécificité.

Si nous nous détachons des grands singes bonobos de Tanzanie, c'est parce que nous sommes obsédés par cette idée de transmettre, de faire passer ce qui est de l'ordre de notre pensée dans une autre intelligence. C'est ce que fait le petit enfant quand, à un moment donné de sa vie, très petit, entre trois ans et trois ans et demi, il rentre chez lui et dit à sa mère : *« Maman, la maîtresse m'a raconté une belle histoire »*.

Prenons le cas d'une petite fille. Sa maman lui répond : *« ma chérie, je t'écoute »*.

La petite fille lui raconte l'histoire suivante : *« tu sais... »* (l'enfant commence une histoire par *« tu sais »* alors que sa mère ne « sait » évidemment pas : c'est intéressant) *« tu sais, ils l'ont vue, alors ils l'ont suivie, et puis ils l'ont attrapée, et alors ils l'ont enfermée là-bas dedans mais heureusement, les autres l'ont su, ils sont venus la délivrer et il l'a épousée »*.

La mère, qui fait de son mieux, a deux possibilités. Soit elle lui dit : *« ma chérie, ton histoire est formidable ! Va donc regarder la télévision »*, et nous le faisons tous : cela m'est arrivé tellement souvent, cette petite lâcheté devant le devoir de transmission. Ou bien elle lui dit : *« ma chérie, c'est très gentil de m'avoir raconté cette histoire, mais je n'ai pas compris ce que tu as voulu me dire »*.

J'exagère à peine en disant que le destin linguistique de certains enfants se joue à ce moment-là. Certaines mères, certaines maîtresses d'école me disent : *« Monsieur, rendez-vous compte, si vous dites à un enfant que vous ne l'avez pas compris, c'est cruel et en plus, vous allez le bloquer »*.

Je leur réponds que la cruauté n'est pas là. La cruauté, c'est de faire croire à un enfant qu'on l'a compris quand on ne l'a pas compris, et de lui faire croire qu'il sait lire quand il ne sait pas encore lire. Élever, éduquer un enfant, c'est l'amener à se surpasser, c'est-à-dire à aller toujours un peu plus haut. Il est évident que la mère ne va pas dire à sa petite fille : *« tu es une crétine, tu n'es même pas fichue de me raconter*

*une histoire*», non! Et pour une raison importante qui dépasse l'univers de la linguistique, qui entre plutôt dans celui de la psychologie, qui est qu'un petit enfant de cet âge-là pense que sa mère voit dans sa tête. Entre l'intelligence de sa mère et la sienne, il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarettes. Par conséquent, sa mère sait tout ce qu'elle sait, cela va sans dire.

Le travail de la mère, à ce moment-là, est d'écartier, de marquer la distance, de dire à cette enfant: *«je t'aime»*. Il faut affirmer l'amour. En effet, on est dans un état où la fusion intellectuelle est consubstantielle à la fusion affective. En l'occurrence, la mère doit séparer les deux. Elle doit lui dire à la fois: *«je t'aime; tu es la personne qui compte le plus pour moi»*, et à la fois, elle doit lui dire: *«ton intelligence est la tienne; mon intelligence est la mienne. Il est des choses dans ton intelligence que je ne possède pas»*.

La langue est faite pour cela. La langue est faite pour dire à quelqu'un qui ne sait pas encore quelque chose. Ce franchissement, cette distance, cette prise de conscience de la distance sont absolument essentiels. Ce dont nous souffrons aujourd'hui, ce qui tue la transmission, c'est la connivence.

Je dis souvent aux instituteurs: *«ce qui vous menace le plus, c'est la connivence»*, cette idée selon laquelle je ne parle qu'à ceux que je connais de choses qu'ils savent déjà.

Mais si vous parlez à ceux qui savent déjà et à ceux que vous connaissez et qui vous ressemblent, alors vous n'aurez pas grand-chose à leur dire. Seule la distance est belle, seule la différence est belle, seul le franchissement est digne des mots et des règles de la langue.

Je pense vraiment, au fond, que la langue n'est pas faite pour parler à des gens qui nous ressemblent, à des gens qui pensent comme moi, qui ont les mêmes convictions que moi, qui croient dans le même dieu que moi. La langue est faite pour le contraire, j'oserai dire que la langue n'est pas faite pour parler à ceux qu'on aime mais pour parler à ceux que l'on n'aime pas et qui vous le rendent bien.

Rappelez-vous Anouar al-Sadate, président d'Égypte, qui se déplace du

Caire à Jérusalem, qui va avec une escorte réduite à la Knesset parler en arabe aux députés israéliens. Il leur dit des choses que les députés n'aiment pas entendre. Il n'est pas complaisant. Il leur dit fermement des choses difficiles à entendre, et il se verra répondre en hébreu des choses que lui-même n'approuve pas totalement, loin de là.

Mais cette volonté de dire la langue, le verbe humain, arabe, hébreu, français, peu importe, transcende, dépasse les rancœurs et les différences, n'efface pas les oppositions, mais les rend audibles les unes aux autres. Il le paiera de sa vie : on va le tuer. En le tuant, on voit bien ce à quoi on met fin : on met fin à cet espoir de nous parler malgré nos différences, malgré les rancœurs, malgré la haine.

Ces questions sont au fond même de notre affaire : parler à ceux que l'on n'aime pas, leur dire des choses qu'ils ne savent pas encore, les étonner, viser finalement ce que nous n'atteindrons jamais, c'est-à-dire l'inédit.

Vous savez, si nous parlons, c'est parce que nous avons ce fol espoir de dire quelque chose que personne n'a jamais encore dit. C'est un espoir fou. Je ne dis pas que tout a été dit mais tellement de choses ont été dites partout, et par tout le monde, qu'il est illusoire de penser que l'on va dire soudain quelque chose de nouveau – il faut s'appeler Luchini pour penser cela!

C'est ce que George Steiner appelle l'utopie concrète : je sais que ce n'est pas possible, et pourtant, c'est ce qui me porte. J'ai l'impression, même maintenant, ici, avec une fatuité folle, j'ai l'impression de dire des choses que personne ne vous a jamais dites.

Alors évidemment, c'est ce qui me porte. Ce qui me porte, c'est le fait de me dire que vous ne sortirez pas de cet amphithéâtre dans le même état que celui dans lequel vous y êtes entrés. Fatuité, encore!

C'est cette croyance dans la langue qui porte, et qui fait que je vais chercher au fond de mon sac (en tout cas, j'essaie), les mots les plus justes, les plus précis, que j'essaie d'organiser mes phrases de la façon la plus juste et la plus précise. Parce que vous m'obsédez, parce que je suis obsédé par cette capacité humaine d'aller dans l'intelligence des autres.

Encore une fois, toutes les langues du monde portent cet espoir humain.

Le sous-titre de mon dernier livre est : *Le Défi de Babel*, et je commence ce livre en racontant l'histoire de Babel. Les hommes se sont mis en tête, ensemble, de construire une tour. C'est ce que nous raconte la Genèse. Cette tour monte, étage par étage, pour atteindre les cieux. Que symbolise cette tour ? Elle symbolise cette capacité des hommes d'essayer ensemble de répondre sans arrêt à cette question : pourquoi les choses sont ce qu'elles sont ? Non pas : qu'est-ce, et comment cela s'appelle-t-il ? Mais : pourquoi les choses sont-elles ce qu'elles sont ? La tour de Babel, ce sont donc des hommes et des femmes qui discutent, qui se proposent des hypothèses les uns aux autres, qui les réfutent, qui les confirment. Chaque fois qu'une hypothèse est émise et qu'elle est discutée, un étage se construit. La tour de Babel est constituée d'étages successifs qui, petit à petit, parce que les hommes se parlent, parce qu'ils échafaudent des possibilités d'explications, parce qu'ils discutent, parce qu'ils s'opposent. Un étage se construit, et cela monte, et monte...

Bien sûr, comme vous le savez, le dieu de l'Ancien Testament, qui n'est pas un rigolo mais un dieu jaloux, très sévère, qui ne rechignait pas à couper quelques têtes, dit : « *Stop ! Cela suffit ! Cela va comme cela. Je ne vous permets pas d'aller percer mes secrets les mieux gardés, d'entrer dans mes voies impénétrables* », alors il les arrête. Comment ? C'est là que la chose devient vraiment intéressante ; l'exégèse m'intéresse à partir de ce moment-là.

Il les arrête en les punissant par là où ils ont péché. Je ne crois pas du tout à l'hypothèse selon laquelle Dieu a dispersé les langues. D'ailleurs, dans le texte, on dit que Dieu a confondu la langue. Il a créé de la confusion dans la langue, et on crée de la confusion dans une langue en mettant à mal les règles.

Dès lors que vous privez la langue de ses règles fondamentales, la capacité de se dire des choses inconnues des autres, de dire des choses délicates et difficiles, cette possibilité ne vous est plus donnée. Encore une fois, les gens de Babel n'étaient pas en connivence : ils

s'opposaient, ils innovaient, ils créaient des explications et par conséquent, ils avaient besoin d'une langue juste et forte. Les hommes de Babel sont ceux qui ont fondé cette idée essentielle selon laquelle une langue dont les règles s'érodent, s'amenuisent et tendent à la confusion est une langue qui défait la pensée humaine.

Cette question que nous avons aujourd'hui est de savoir quelle langue nous transmettons à nos enfants. Encore une fois, la question n'est pas l'imparfait du subjonctif, encore que je le trouve joli de temps en temps, et il m'arrive de l'utiliser, mais cela n'est pas la question.

Si Galilée, face à ses juges, n'avait pas eu la chance d'avoir une langue selon laquelle un nom avant un verbe est le sujet du verbe et par conséquent, l'agent, jamais il n'aurait pu parler à ses juges qui ne voulaient pas l'écouter, et jamais il n'aurait pu contredire ses yeux qui voyaient le soleil monter à l'est, culminer, et se coucher, c'est-à-dire qu'il voyait le soleil bouger alors qu'il était immobile, jamais, sans la grammaire, jamais, sans les règles de la grammaire, il n'aurait pu imposer sa pensée en ayant une chance absolue d'être compris.

Ensuite, on le met en prison, mais comprenons-nous bien: sans les règles qui tiennent la langue debout et qui nous tiennent debout, sans ces règles essentielles, alors les mots coulent sur la pente du consensus et du commun. Les mots vont aller vers quelque chose qui n'est jamais de l'ordre du nouveau et de l'original. Ce sont ces questions qui me paraissent les plus importantes.

Quand on comprend cela, on comprend aussi que nous avons, eu égard à un certain nombre de pays du monde, des devoirs auxquels on ne doit pas échapper.

Une des questions que j'ai choisie de mettre en discussion ce matin est la suivante: nous savons qu'il est absolument illusoire d'imaginer qu'on peut apprendre à lire et à écrire dans une langue que l'on ne parle pas. En France, nous avons cette chance: les enfants apprennent à lire et à écrire dans une langue que leurs parents, leurs grands-parents leur ont apprise. Ils peuvent ainsi avoir une chance raisonnable d'apprendre à lire et à écrire. Tel n'est pas le cas de la plupart des enfants du monde.

Je lisais récemment une étude qui montrait que presque la moitié des enfants du monde apprenaient à lire et à écrire dans une langue qu'ils ne parlaient pas.

Nous avons multiplié les campagnes d'alphabétisation sans véritablement marquer cette nécessité absolue. C'est ainsi que les enfants berbérophones du Maroc arrivent dans une école où l'on prétend leur apprendre à lire et à écrire en arabe classique ; leurs petits camarades arabophones, mais en arabe dialectal, ont les mêmes difficultés. Les petits créolophones d'Haïti, dont on a tellement vanté la francophonie, arrivent dans une école en ne parlant que créole et croyez-moi, le créole haïtien, pour les monolingues, n'a rien à voir avec le français ; et pourtant l'école les accueille et prétend leur apprendre à lire et à écrire en français. Pour changer du français, les enfants quechuas, en Équateur, arrivent à l'école en parlant seulement quechua, et l'école prétend leur apprendre à lire et à écrire en espagnol. Pour les petits sérérophones, les petits wolophones du Sénégal, c'est la même chose, etc.

Que se passe-t-il à ce moment-là ? Il se passe quelque chose de terrifiant. On apprend certes à ces enfants les relations entre les lettres et les sons de notre langue ou de l'espagnol en Équateur mais pour quoi faire ? Pourquoi est-il important d'apprendre les relations entre lettres et sons quand on apprend à lire ? Pas pour faire du bruit. On le fait simplement parce que c'est la meilleure façon pour un enfant de traduire en sons ce qu'il voit en lettres, et ainsi d'interroger le dictionnaire mental qu'il s'est fabriqué pendant les six années au cours desquelles il a appris à parler, et le dictionnaire mental est alors capable de lui donner le sens.

En gros, cela se passe de la façon suivante. Vous déchiffrez un mot. Prenons un enfant en France. Il découvre le mot *oranger*, qu'il n'a jamais lu de sa vie. Par contre, vous lui avez appris que la lettre « o » se prononce « o », la lettre « r » se prononce « re », « an », non suivi d'une voyelle, se prononce « an », « g », suivi de la voyelle « e », se prononce « je », et le « er » final se prononce « é ». Il arrive donc à déchiffrer.

Faisant cela, notre petit Français a interrogé son dictionnaire mental,



qui a normalement 2000 à 2200 mots, et ce dictionnaire mental lui dit qu'il y a un abonné au numéro demandé, et il lui donne le sens. Mais s'il n'y a pas de dictionnaire mental oral, vous tournez en rond : on vous répond en permanence qu'il n'y a pas d'abonné ! Vous finissez à jouer à ce jeu pervers d'une lecture, où seul le travail sur le bruit compte.

La question qui nous est posée aujourd'hui est la suivante : comment la francophonie peut-elle devenir une aide pour un certain nombre de ces pays ? Pouvons-nous aider ces pays à prendre conscience que sans un travail préalable sur la maîtrise de l'oral, et notamment sur le vocabulaire, il n'y a pas de perspectives importantes ?

Nous continuerons alors à avoir plus de 50 % d'analphabètes au Maroc, 62 % ou 63 % au Sénégal, 90 % ou 95 % en Haïti, etc.

Un enfant, dans un certain nombre de ces pays, souvent dits francophones, entre à l'école (école en français) et en même temps, il entre dans le couloir de l'analphabétisme.

C'est quelque chose que je voulais souligner aujourd'hui parce que l'on ne peut pas continuer comme cela longtemps, à faire croire que l'on peut apprendre à lire et à écrire dans une langue que l'on n'a pas maîtrisée à l'oral, sans vocabulaire.

Je parle de divers pays que je connais bien, mais c'est exactement le même problème en France. Certains enfants, en France, arrivent au cours préparatoire avec 600 mots quand les autres en ont 2500. Cinq fois plus souvent que les autres, leur dictionnaire mental leur dit qu'il n'y a pas d'abonné. Par conséquent, ils n'apprendront pas bien à lire, ou très mal à écrire, quelle que soit la méthode de lecture.

On en a fait des tonnes sur la méthode de lecture. Je ne dis pas que toutes sont égales, mais je dis simplement que si beaucoup d'enfants, aujourd'hui, en France, apprennent mal à lire et encore plus mal à écrire, ce n'est pas parce qu'on leur a infligé de mauvaises méthodes de lecture, mais tout simplement parce qu'on n'a pas pris soin de cultiver leur vocabulaire. Alors, offrons des mots à nos enfants et à ceux d'ailleurs ; transmettons ces mots ; faisons en sorte que ces enfants aiment les mots, qu'ils ne trouvent pas ridicules les mots rares.

Ce goût des mots, cette transmission que nous devons faire est une transmission absolument nécessaire. Elle permettra à ces enfants de devenir des adolescents et de jeunes adultes qui éviteront deux dangers majeurs.

Le premier danger est que lorsque l'on n'a pas les mots pour dire sa pensée, quand on n'a pas cette capacité d'articuler sa pensée avec des mots justes et avec une organisation des phrases justes, on passe beaucoup plus facilement à l'acte violent. Attention ! Je ne dis pas que c'est automatique et que tous les illettrés sont violents. Je dis simplement que l'incapacité, l'impuissance à mettre sa pensée en mots pour quelqu'un d'autre exaspère parfois des pulsions qui existent, et on passe plus vite à l'acte violent.

Encore une fois, quand on n'a pas des mots pour dire ce que l'on pense et pour recevoir le discours des autres, on est alors vulnérable. Il faut apprendre à nos enfants à questionner le discours des autres, à ne pas s'en laisser conter.

C'est un devoir. Nous vivons aujourd'hui dans un monde où les discours, les textes sont dangereux, où les manipulateurs sont légion. Si on ne donne pas cette capacité d'interrogation et d'analyse, cette capacité de réfutation, quel sera le monde dans lequel nos enfants vont aller ?

Il n'y a pas très très longtemps, j'étais dans une école qui pratique le conseil d'école : les enfants se réunissent et discutent. C'étaient des bambins de cours préparatoire. Un des enfants dit : *« hier, à la récré, Mathilde m'a donné un coup de pied. Elle m'a fait tomber et quand j'étais par terre, elle m'a encore donné un autre coup de pied »*, et l'autre dit, enchaînant : *« et d'abord, c'est toujours les filles qui tapent les garçons »*. Je discute ensuite avec les institutrices. Je leur rappelle ce qu'avait dit le petit garçon, et elle me dit : *« Ah ! Oui, c'était drôle »*. Cela m'a atterré. Alors je lui ai dit : *« imaginez ce même petit garçon. Il descend, il voit son petit camarade en bas, et il dit : "hier, mon père est descendu au parking, et il a trouvé les pneus de sa voiture crevés", et l'autre lui répond : "c'est toujours les Arabes qui crèvent les pneus des voitures" »*, et je lui ai demandé si elle trouvait cela drôle.

Elle m'a répondu : « *Non ! Pas du tout : c'est scandaleux !* »

Je lui ai dit que c'était pourtant exactement la même chose, le même processus, linguistiquement, et je lui ai dit : « *si vous n'arrêtez pas cette tendance à passer du ponctuel au général, du témoignage à la vérité générale, alors ce seront d'abord les filles, ce qui est quand même grave, et puis ce seront les Arabes, les Noirs, les Juifs, etc.* »

Quand on n'a pas des mots pour dire ce que l'on pense et pour recevoir le discours des autres, on est alors vulnérable

Il faut aussi penser à cette question, quand on passe la langue à nos enfants, à d'autres, il faut non seulement passer des mots, des règles, mais aussi passer cette volonté de se questionner sur ce que l'on dit, de ne pas accepter n'importe quoi, d'abord pour soi-même, et puis pour les autres. C'est ce que l'on peut appeler la probité en matière de langage : elle rejoint la probité en matière de lecture.

Ces questions touchent à la fois au droit de parole et au devoir de parole, à cette idée que j'ai de cette transmission que nous devons à nos enfants, et sans laquelle nous ne pourrions pas faire cet acte nécessaire qui est de les aider à construire un monde un peu meilleur que celui qu'on leur aura laissé.

Je vous remercie.

**Jean-Claude JACQ.** — Au-dessus de votre berceau, Chère Catherine, les fées chargées des neurones ont été généreuses, car vous êtes une sorte de surdouée. Normalienne tendance Sèvres, agrégée de philosophie à 22 ans, vous avez été l'assistante de Vladimir Jankélévitch à la Sorbonne à 24 ans ! Vous avez très tôt rencontré Claude Lévi-Strauss et Jacques Lacan. Universitaire, journaliste, vous interviewez Jean-Paul Sartre ou François Mitterrand. Vous êtes aussi romancière et essayiste :

plus d'une vingtaine de romans et tout autant d'essais.

Cela ne vous empêche pas de diriger l'AFAA durant quelques années puis de partir à l'étranger où le monde vous sert de table de travail car vous poursuivez vos travaux littéraires en Inde, en Autriche ou au Sénégal.

Depuis 2002, vous dirigez l'Université populaire au musée du quai Branly et on vous entend chaque semaine depuis 2009 sur France Culture.

Votre dernier livre s'intitule *Mémoire, sans «s»*, car vous vous êtes servie, dites-vous, de votre seule mémoire, sans archives, «*pour ramener du fond des eaux des amis, de amours, des événements majeurs ou minuscules*». Démarche de transmission s'il en est, mais où la culture et les enjeux d'une époque apparaissent étroitement liés à la trajectoire d'une vie.

Chère Catherine, vous vous souvenez peut-être qu'en 2007, deux Papous ont été reçus à Paris. Deux chefs arborant fièrement leur tenue, avec pagne, bouclier et flèches. Ils n'étaient jamais sortis de leur brousse et voyaient une ville pour la première fois. On a recueilli leurs réflexions, et ils disaient entre autres que s'ils avaient bien compris, en France on n'avait pas besoin d'acheter les femmes, qu'elles étaient gratuites...

Ils disaient aussi: «*vos chefs sont comme les nôtres: ils parlent beaucoup trop; l'eau sort de leur bouche comme une fontaine*».

Ce qui m'a frappé, c'est leur admiration pour Paris, ses monuments, ses bâtiments, etc., et cette question : «*Qui a fait cela ? Qui a mis toutes ces pierres les unes sur les autres ?*» On leur a répondu que c'étaient nos ancêtres. Ils en ont conclu que nous devons beaucoup admirer nos ancêtres.

Cette réflexion étonne un peu un Français, parce que je crois que notre capacité d'admiration a beaucoup diminué, et je me demande si ce n'est pas un des problèmes majeurs de la transmission.

C'était un bref apologue en guise d'introduction; je vous passe la parole.

**Catherine CLÉMENT.** — Les aborigènes d’Australie dont j’ai eu la charge en 1982 quand je suis entrée à l’AFAA ont presque dit les mêmes mots. Il y avait une grande opération australienne au *Festival d’Automne*, et j’ai eu à conduire une délégation d’aborigènes d’Australie. C’était leur première sortie, et je me souviens de réactions similaires. Cela rappelle un peu les voyages d’un Persan à Paris...

Je suis très intéressée par le fait, cher Alain Bentolila, que vous ayez parlé de probité dans vos derniers mots, doublement : la probité de la langue et la probité de la lecture.

Quand j’ai dû plonger sur la culture, une fois de plus j’ai beaucoup souffert. Le mot culture est entaché d’une confusion grandissante. J’ai été moralement obligée de faire un détour par un corpus de valeurs à transmettre. Je ne parle que de l’étranger parce que c’est l’expérience majeure de ma vie. J’ai tout de même passé 12 ans à l’étranger.

Parlons d’abord de la confusion du vocable culture. Hier soir, Laurence Parisot, sur *France 2*, a parlé de la culture du protégé – elle n’a même pas dit : de la protection.

Vous entendez dix fois par jour, en ce moment, le mot culture au sens de pratique, habitude, coutume. Ce matin encore, sur *France Inter*, c’était la culture de l’anesthésiste, la culture des antibiotiques... Le mot culture est totalement usé ; c’est la pièce de monnaie qui ne comporte plus aucune inscription.

Cela me fait beaucoup souffrir, d’autant plus que j’y ai consacré toute ma vie. Pour le revitaliser, c’est venu spontanément : je me suis demandé quel corpus de valeurs nous transmettons à l’étranger. Cette pensée est certes très mégalomane : avons-nous un corpus de valeurs à transmettre à l’étranger ? Eh bien, oui. Nous en avons un ; en tout cas, c’est ce que j’ai vu, et je ne l’aurais pas imaginé à ce point. Cela m’a beaucoup réjouie. Je l’ai vu dans tous les pays où je suis allée, avec une variante autrichienne singulière.

J’ai été en poste dans trois démocraties – cela aide beaucoup. Néanmoins, partout, la devise de la France, au sens où ce sont des mots inséparables, c’est : « *liberté, égalité, fraternité* ». Je le dis très vite et en bloc, parce qu’il n’y a pas de respiration entre chacun des mots :

liberté-égalité-fraternité, cela reste ! Cela fonctionne encore, et c'est quelque chose qui m'a vraiment remplie de bonheur.

La variante autrichienne sur cette devise est que l'on nous dit toujours que nous avons tout de même décapité une de leurs archiduchesses. On vous apporte la tête de Marie-Antoinette ; pendant une bonne année (j'y suis restée cinq ans), j'ai dégusté de la tête de Marie-Antoinette en même temps que « *liberté, égalité, fraternité* ».

Dans cette démocratie qu'est l'Autriche, même les particules de noblesse sont interdites. Albert Rohan reprend sa particule quand il vient voir son cousin Jocelyn de Rohan en France, il redevient « de Rohan » en traversant la frontière : c'est donc une démocratie très stricte. Eh bien, même là-bas, le corpus « *liberté, égalité, fraternité* » reste la devise de la France.

Cela fait glisser tout doucement sur quelque chose qui, en dépit des efforts de François Furet, a tout de même bien survécu, qui est l'idéal de la Révolution française. François Furet a fait tout ce qu'il a pu pour la tuer, mais il n'y est pas arrivé, voilà ! Cela n'a pas marché. Plusieurs manifestants, dans les rues de Tunis, ont crié : « *on a pris la Bastille* », le jour où Ben Ali est parti. Ce n'était pas une Bastille physique, mais la Bastille devait être la personne de Ben Ali.

On peut appeler cela phraséologie, imaginaire, peu importe ! J'appelle cela idéal. Ce n'est pas très détaillé, très pensé, c'est pour cela que j'ai employé le mot devise, je n'ose pas employer le mot signifiant, mais c'est de cet ordre-là. Je pense que le mot devise est mieux car c'est vraiment notre blason, c'est ce que nous avons sur nos frontons. L'idéal de la Révolution française n'a pas été atteint par l'épisode de la Terreur, que tout le monde rejette, mais il est porteur de valeurs.

On notera deux choses : il y a une variante indienne qui n'a rien à voir avec la devise « *liberté, égalité, fraternité* », c'est la variante anti-anglaise. À notre devise s'ajoutent deux figures : Jeanne d'Arc et Napoléon, forcément. C'est très puissant. Je ne parle pas des élites indiennes, mais en profondeur, en Inde, la figure de Jeanne d'Arc est importante. Par exemple, la très célèbre héroïne Lakshmi Bai, la reine de Jhansi, qui s'est battue contre les Anglais pendant la première

guerre d'indépendance (la révolte des Cipayes, en 1857) est appelée la « Jeanne d'Arc de l'Inde ». Même si elle n'était pas vierge, même si elle n'est pas morte sur un bûcher, cela reste un vocable important. Néanmoins, c'est une variante qui n'est pas aussi universelle que « *liberté, égalité, fraternité* ».

On note que ce n'est pas la *Déclaration universelle des droits de l'Homme* de 1948 qui est universelle, loin de là ! Pour l'instant, ce n'est la devise de personne. Elle est parfaite, magnifique, somptueusement précise, et près de la moitié de ses articles ne sont pas respectés dans le monde. Nous avons fait un travail à l'Université populaire du quai Branly. Pendant deux ans et demi, nous avons analysé de façon contradictoire chaque article de cette déclaration. Près de la moitié des articles ne sont pas respectés. Je ne dis pas que « *liberté, égalité, fraternité* » soit respectée partout dans le monde, mais c'est une devise. Cela ne prétend pas être plus. Cela décrit une aspiration, alors que la Déclaration universelle des droits de l'Homme et du Citoyen est universelle. Elle a été rédigée à l'ONU ; Stéphane Hessel en était l'un des rédacteurs, ainsi que René Cassin, qui était le chef de la rédaction. Néanmoins, tout est à faire pour la transformer en réalité.

Je ne dirai pas que ce ne sont pas les mêmes valeurs, mais ce n'est pas la même chose que notre devise à nous, Français.

Maintenant que j'ai posé des valeurs qui sont plus ou moins celles attachées à notre pays, quelle culture transmettre ?

Je vais distinguer la notion anthropologique de culture d'où dérive lointainement l'usage confusionnel fait en ce moment, de l'idéal artistique, que nous appelons également culture. Encore une fois, je pense que la confusion est à son comble en ce moment.

La notion anthropologique de culture définit cette dernière comme un ensemble de règles (ce sont les anthropologues qui la situent comme cela), et c'est presque une citation de la définition que donne Lévi-Strauss de la culture en 1950, lorsqu'il introduit un recueil de textes de Marcel Mauss. Marcel Mauss était spécialiste du corps. Il s'agit donc de la culture dans la mesure où elle forme les gestuelles, les façons de vocaliser – si nous avions le temps, nous parlerions des langues à clic,

une des choses les plus bizarres de l'humanité ; mais l'humanité est un réservoir d'étrangetés.

La culture est un ensemble de règles  
qui régit la parenté, le vêtement,  
la cuisine, la musique, la cosmologie,  
le religieux et le pouvoir.

La culture est un ensemble de règles qui régit la parenté, le vêtement, la cuisine, la musique, la cosmologie, le religieux et le pouvoir. Il y a de nombreuses autres choses, mais ce sont là les blocs principaux.

C'est probablement de là que cela vient... Cela a commencé avec la culture d'entreprise il y a une vingtaine d'années. Je me souviens avoir découvert le sens réel de la culture d'entreprise après avoir été éjectée de ma place sur un avion d'Air France qui volait de Delhi à Paris, par la petite amie d'un des pilotes. On m'a expliqué que c'était la culture d'entreprise d'Air France. J'ai compris ce qu'était la culture d'entreprise.

Concernant la culture audiovisuelle, on n'a pas les mêmes passe-droits mais cette culture, à mes yeux, n'existe absolument pas, il n'en existe pas de définition propre.

La dérive se fait de façon absolument inévitable. Pour rattraper le sens anthropologique, il y a une solution que nous verrons plus tard.

Concernant l'idéal artistique, il ne faut pas avoir peur des mots et du mot « art », du mot « beaux-arts », qui a été évacué par Malraux. On peut comprendre ; à l'époque, c'était le comble de la ringardise, c'était désuet, mais je pense qu'il faut réinsuffler de la pertinence au mot « art » et pourquoi pas aussi au mot « beaux-arts ». Le mot beau n'est pas insupportable, ni à penser, ni à prononcer.

Quel idéal artistique français pouvons-nous transmettre ? Transformons légèrement la question : qu'est-ce qui, dans le monde entier, définit artistiquement un pays ? J'ai eu la chance de bénéficier d'un



maître, Daniel Toscan du Plantier. Sur ce point, il avait des idées formidables. C'était un grand bavard, mais dans ses façons de parler bavardes (un peu comme Luchini, mais il y avait plus de choses chez Toscan que chez Luchini), il y avait plus de pensée réelle. Toscan disait qu'un pays est défini en premier lieu par sa cinématographie. Bien sûr, c'était son métier, mais il avait des exemples précis pour le démontrer. Il disait que la cinématographie était la carte d'identité artistique d'un pays.

Lorsque Berlusconi a pris les chaînes de télévision, il a en même temps tué le cinéma italien et on a vu ce qui est arrivé en Italie. Ensuite, Berlusconi est arrivé au pouvoir. Toscan faisait la démonstration pour presque tous les pays du monde.

Il y a trois grandes cinématographies au monde : en premier lieu, l'Inde, avec 1000 films par an. Il ne faut pas croire ceux qui disent que les films indiens ne sont pas diffusés, pas du tout ! Ils sont diffusés au Moyen Orient, en Afrique, dans tous les pays qui ne nous intéressent pas ! C'est autre chose, mais la cinématographie indienne est puissante. Elle est diffusée en Palestine, où elle a un impact considérable. Je me souviens avoir traversé les territoires dans une voiture blindée avec un chauffeur palestinien. Nous n'avions rien à nous dire : nous avons pris un film indien et l'avons décortiqué pendant tout le trajet et c'était formidable. C'est un consensus et un objet de parole important qui n'est pas dans notre imaginaire géographique.

Il y a évidemment les films américains, dont on dit qu'ils dominent le monde : c'est de moins en moins vrai. Il y en a 350 par an, peut-être un peu plus.

Nous, cette année, nous sommes arrivés à 250 films. C'est, paraît-il, un record, mais même si nous n'arrivons pas, en quantité, à des choses extravagantes comme l'Inde ou les États-Unis, nous avons la troisième cinématographie du monde. Nous avons donc une carte d'identité qui nous place dans le monde. C'est objectif. Ce n'est pas subjectif, ni politique, c'est une réalité objective.

Il existe une autre carte d'identité : ce sont les écoles de peinture d'un pays. On le voit avec les impressionnistes, qui sont toujours aussi

demandés à l'étranger. Les impressionnistes et Picasso sont pour l'instant les cartes de visite de la France. Pour les États-Unis, cela reste le pop art; pour l'Italie, cela reste la Renaissance. Il existe des pays qui n'ont pas de carte d'identité artistique, comme l'Inde, qui a ses miniatures et sa sculpture, et qui cherche à avoir une carte d'identité contemporaine – on va le voir au centre Pompidou, où s'ouvre une grande exposition d'art indien contemporain. On voit bien que l'Inde est en train de chercher à se fabriquer une carte d'identité d'artistes contemporains, et elle a bien raison.

Si vous balayez dans votre tête les pays que vous connaissez, où vous avez été en poste, où vous avez des attaches, vous voyez bien que la difficulté est de se fabriquer à tout prix une carte d'identité visible aux yeux du reste du monde.

Dans les écoles de peinture, il n'y a pas de langues. Dans la cinématographie, il y en a plein. Je ne sais pas ce qu'en pensera mon voisin, mais je pense que le fait que ce soit doublé ou pas n'a aucune importance.

**Alain BENTOLILA.** — Oui.

**Catherine CLÉMENT.** — L'essentiel est que le film produise une imprégnation dans cette grande bouche d'ombre qu'est la salle de cinéma. Si c'est sur un téléviseur, c'est bien aussi.

La troisième carte d'identité que je vois, ce sont les arts de la scène. On a là des surprises très étranges. En France, des noms propres sont devenus des devises. Pour l'instant, parce que rien n'est plus passager, la Comédie-Française reste une devise des arts de la scène. Justifiée ou pas, c'est une autre question. La Comédie-Française est une marque française depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.

En ce moment les marques françaises des arts de la scène qui sont demandées sont Ariane Mnouchkine, qui est invitée en Inde avec son dernier spectacle, qui est saisissant, *Les Naufragés du fol espoir*. Cela tourne autour de « *liberté, égalité, fraternité* »; cela tourne mal, mais c'est bien le cœur du spectacle.

Comment se fait-il qu'un spectacle en français, aussi complexe, soit invité de façon privilégiée? Je pense que c'est parce qu'il a en lui la devise et parce qu'Ariane Mnouchkine a un talent qui transcende toutes les difficultés de transmission. Ce n'est pas le cas de tout le monde.

L'autre est *Royal de Luxe*, pour des raisons spectaculaires qui n'ont rien à voir avec le langage.

Une autre carte de visite est l'excellence télévisuelle. Nous en sommes très loin. L'excellence télévisuelle est américaine. C'est même leur seule marque importante: c'est comme cela qu'ils ont pénétré le monde. Quand je suis entrée au Quai d'Orsay, en 1982, la toute première chose que l'on m'a mise sous les yeux a été un rapport sur les pratiques de vente et d'achat des majors américaines sur les séries. Les séries n'étaient pas vendues en Afrique, mais données. *Dallas* était donné. Toscan du Plantier s'est battu jusqu'à sa mort pour que les télévisions françaises fassent la même chose, qu'elles ne vendent pas mais donnent aux pays qui n'étaient pas solvables: il n'a jamais réussi. Cela dit bien qu'il y a une excellence télévisuelle qui décrit une manière de vivre et transmet quelque chose de la carte d'identité artistique d'un pays.

Il y a peut-être les écrivains. Étant écrivain moi-même, j'ai les plus grands doutes sur ce point. Je suis pourtant traduite en 30 langues, mais je me demande à l'heure actuelle, à cause de la révolution numérique, quelle sera la place réelle des écrivains – c'est très difficile à penser.

La révolution numérique a au moins un énorme avantage: elle réapprend à écrire. Au lieu de téléphoner, on écrit. Je ne dis pas qu'on écrit bien mais on écrit. La carte d'identité des écrivains me paraît devoir être repensée dans quatre ou cinq ans, quand on aura une idée plus claire de ce qui sera arrivé à la révolution numérique et surtout, de ce que sera devenu l'énorme problème du droit d'auteur. Face à la révolution numérique, le droit d'auteur est une impasse complète. Je suis membre du conseil d'administration d'une des trois sociétés de droits d'auteurs françaises. La mienne est la SCAM: nous sommes

28 000; ce sont les auteurs liés à l'audiovisuel et les journalistes, et tout le monde patauge, il n'y a pas de solution, aucune solution face à la révolution numérique, personne n'en a.

C'est pourquoi je propose de remettre le problème de l'influence des écrivains français à plus tard.

En revanche, ce qui ne transmet rien, c'est la musique, sauf la chanson. La musique ne transmet absolument aucune valeur, au contraire. La chanson, oui: la chanson a des mots, mais la musique est le biais par lequel on peut comprendre que la culture est antagoniste avec la notion de valeur. C'est pour cela que je voulais commencer par notre devise « *liberté, égalité, fraternité* ».

L'Allemagne était très cultivée en 1933. Hitler connaissait très bien la musique allemande et il s'en est servi. L'utilisation de la musique par Hitler, entre autres, rend antagoniques les notions de culture et de valeurs. On ne peut pas transmettre la culture si on n'a pas un corpus de valeurs. J'ai trop vu les dangers de la culture, partout! En Inde, j'ai vu émerger le nouveau parti nationaliste d'extrême droite qui s'appuyait sur la culture la plus importante, sur le corpus hindou le plus important. La culture ne transmet pas forcément les valeurs.

D'ailleurs, Le Pen et sa fille parlent extrêmement bien français.

Prudence! Si on n'a pas la devise au cœur, on ne peut pas bien transmettre la culture parce qu'on n'a pas de garde-fous. C'est la conclusion sur laquelle je voudrais rester.

Il y a une question à laquelle je n'ai pas répondu : qu'est-ce que transmettre? C'est parler, montrer et communiquer. Parler, nous sommes bien d'accord; montrer, parce qu'on montre le cinéma; communiquer, parce que l'information par les réseaux sociaux introduit cette nouvelle manière qu'il faudra traiter et prendre à bras-le-corps.

Je vous remercie.

**Jean-Claude JACQ.** — Retenons votre idée que l'on n'a pas de transmission culturelle sans corpus de valeurs.

**Catherine CLÉMENT.** — Il est très difficile d'avoir un corpus de valeur,

même très simple, comme l'est « *liberté, égalité, fraternité* », si on est pessimiste. Je connais très bien Hubert Védrine, qui est un vieil ami, mais je le trouve vraiment très pessimiste. Si on a un présumé nihiliste, sceptique ou pessimiste, c'est beaucoup plus difficile.

**Catherine CLÉMENT.** — Dans la chanson il n'y a pas d'ambiguïté. Quelle que soit la chanson, elle signifie quelque chose, quant à la musique tout court...

Pendant près de 12 ans, j'ai été l'assistante de Jankélévitch, qui avait une position extrêmement critiquable, et j'ai eu le temps d'en parler avec lui. Il avait décidé, alors qu'il était un pianiste virtuose, de renoncer à toute la musique allemande depuis Bach. Pauvre Bach! Qu'avait-il à voir, ainsi que Mozart, Beethoven et Schubert, avec les nazis? C'est ce que je trouvais critiquable.

En revanche, la démonstration qu'il faisait sur l'histoire de la musique à partir du moment où l'antisémitisme apparaît en Allemagne, au XIX<sup>e</sup> siècle, oui, cela devient un problème. Vous avez un Wagner qui écrit une musique sublime, et c'est le même qui est d'un antisémitisme virulent. Il est très difficile de ne pas comprendre que la musique de Wagner a servi à cela. Je ne dis pas qu'il est coupable des massacres : il est mort bien avant, mais il faut bien comprendre, et les philosophes se coltinent ce problème depuis environ deux siècles : la musique est le véhicule de toutes les émotions.

Je vais prendre un autre exemple, qui est tiré d'études américaines sur les discours d'Hitler à Nuremberg – vous trouverez cela dans un ouvrage magnifique d'Anne Karpf, *La voix*, paru aux éditions Autrement. Je ne vous parle pas du contenu du discours d'Hitler. En effet, ce que je vais vous dire démontre la chose suivante : quoiqu'il eût raconté (cela aurait pu être le bottin en anglais) l'effet eût été le même. Le contenu passe avec le dispositif, le contenu est embarqué par l'affect.

L'étude américaine portait sur les fréquences des vibrations de la voix de quelqu'un qui crie. La fréquence des vibrations de quelqu'un qui crie normalement est de 200 par seconde. La fréquence de la voix d'Hitler est de 228 par seconde. Ce sont des psychologues améri-

cains qui ont étudié cela en 1942 et 1943 – je crois qu'ils ont d'ailleurs commencé plus tôt, mais les études sont sorties à ce moment-là. Ils se sont demandé comment ils pouvaient faire pour contrer la puissance des discours d'Hitler. Le dispositif était très particulier, tout le monde le connaît: il y avait les projecteurs, la sono, les amplificateurs, les drapeaux, tout cela.

Le discours d'Hitler commençait par un très long silence, puis par un très long murmure, puis montait progressivement jusqu'à cette fameuse vibration de 228 par seconde apparemment exceptionnelle. Que se passait-il à ce moment-là? Les hommes aboyaient et les femmes sanglotaient.

Vous voyez bien qu'on est au-delà du langage. On voit bien que l'on est dans des zones de transmission où l'affect prédomine, où le sens n'a plus cours, et où les pires choses passent à travers cela: la vibration de la voix. Ce sont des choses sur lesquelles on ne peut pas faire l'impasse. Vous avez raison de dire que la musique ouvre sur l'amour, c'est tout aussi vrai.

**Alain BENTOLILA** — Je comprends bien votre démonstration.

Cela étant, quelle est la question posée ici? Que seule la langue est capable de proposer à celui qui l'utilise une vérification, un contrôle, une maîtrise sur la façon dont l'autre va comprendre ce qu'on lui a proposé.

Vous avez été tout à l'heure très rapide, et je comprends très bien pourquoi, sur la question du livre et de l'écriture alors que vous êtes vous-même un écrivain.

**Catherine CLÉMENT.** — Je me mets en suspens, entre crochets.

**Alain BENTOLILA.** — Vous ne devriez pas! Je le dis à l'écrivain. Peu m'importe le numérique. Je me fiche du numérique! Honnêtement, ce n'est pas mon problème. Ce que je sais, moi, c'est que j'écris parce que je suis, en tant qu'humain, conscient que je vais mourir un jour.

**Catherine CLÉMENT.** — Moi, pas du tout! Cela, c'est très hommes/femmes...

**Alain BENTOLILA.** — Si j'écris, c'est parce que je sais que je vais mourir un jour. Je confie cette capacité de dépasser cette absurdité qu'est la fin d'une vie (je ne suis pas croyant) en confiant à quelqu'un que je ne connais pas la capacité de retrouver et de garder ce que mon intelligence, tantôt médiocre, tantôt brillante, a produit.

C'est ce qui fait le propre de l'homme, cette capacité de passer à l'autre.

Quand je passe à l'autre, je lui confie en même temps des directives extrêmement précises, qui sont ma garantie de ne pas être trahi. Seule la langue permet cela. Les règles de la langue permettent d'avoir une garantie de ne pas être totalement trahi. Et puis, je lui laisse le soin d'interpréter ce que je vais lui dire. En effet, c'est comme cela que l'on reçoit ce qu'un autre a écrit pour vous. Je lui laisse le soin de l'interpréter comme lui seul pourra l'interpréter. C'est la langue. C'est un rapport dialectique entre le respect que l'on doit à ce qu'un auteur a produit et la revendication d'une interprétation extrêmement intime et personnelle. Telle n'est pas la musique. La musique ne vous donne aucun contrôle: ce n'est pas la communication.

Nous sommes dans une tout autre perspective. Je propose à d'autres, non pas de partager quelque chose, mais de recevoir quelque chose et d'être emporté. C'est là la vraie question : emporté, où? Je n'ai aucun contrôle.

Alors que lorsque je dis que la terre tourne autour du soleil, ce n'est pas du Wagner, mais il n'est pas question que vous compreniez que le soleil tourne autour de la terre: c'est non négociable! La langue impose des règles non négociables, ce qui n'est pas le cas de la musique.

**Catherine CLÉMENT.** — Toute musique comprenant des paroles fait partie de la transmission de la langue. Toute musique ne comprenant pas de paroles est susceptible de produire des confusions d'af-

fects. Il ne s'agit pas seulement de la chanson. On a aussi l'opéra. Il y a énormément de genres musicaux qui, comprenant des mots avec la musique, sont absolument exempts d'ambiguïté. La musique sans aucune parole est régulièrement utilisée politiquement.

Je constate que c'est un sujet presque tabou, et pourtant, je maintiens !

**Alain BENTOLILA.** — Sur le plan pédagogique, cela peut être intéressant mais ce n'est qu'un élément, et pour une raison très claire : les chansons ne sont pas nécessairement faites pour être comprises. Or, apprendre une langue, c'est apprendre à comprendre.

Par conséquent, on peut utiliser la chanson, mais il ne faut tout de même pas en faire une panacée : ce n'est pas l'instrument pédagogique de la maîtrise de la langue. En effet, la chanson est plus de l'expression que de la communication. Or, je ne crois en matière de maîtrise de la langue qu'en la maîtrise de la communication, c'est-à-dire cette volonté d'aller vers l'autre, de franchir et de vérifier ce que l'on a dit.

**Jean-Claude JACQ.** — C'est une question que se posent de nombreux professeurs : on ne peut apprendre une langue étrangère nouvelle qu'en ayant la maîtrise de sa langue maternelle.

**Alain BENTOLILA.** — J'ai fait une émission sur *Europe 1* hier après le discours de Chatel. Il a proposé d'apprendre l'anglais à nos bambins de trois ans. S'il avait pu le faire à deux ans, il l'aurait fait ! Plus on commence tôt, mieux on se porte, etc., et les troisième et quatrième langues sont plus faciles.

J'ai discuté de cela pendant une demi-heure avec l'animateur et quelques autres, et je leur disais finalement que l'on ne construit pas l'apprentissage d'une langue étrangère sur les ruines de sa langue maternelle. Je ne crois à un véritable apprentissage de la langue étrangère, d'une deuxième langue, qu'à partir du moment où on est fort, juste, stable sur sa langue maternelle. Autrement, ni l'une, ni l'autre ne seront véritablement maîtrisées.

Attention ! On a beaucoup de cas où cela se passe très bien dans des



familles bilingues. D'abord, vous avez un père et une mère parlant chacun une langue; les rôles sont bien distribués; par définition, l'un et l'autre la parlent parfaitement; l'enfant a droit à beaucoup d'attention.

Mais je ne pense pas à cela: je pense à ces enfants qui, chez nous, en France, mais aussi dans beaucoup d'autres pays, n'ont pas une véritable maîtrise du vocabulaire, de l'organisation des phrases, et à qui on imposerait à trois ans une langue étrangère alors qu'ils n'ont pas véritablement en main la capacité de communiquer avec leur langue maternelle. Dans ce cas, ce n'est pas possible.

Je dis souvent une chose qui m'attire parfois des ennuis: on n'apprend pas à parler deux fois. On apprend à parler une fois dans la langue de sa mère. Une fois dans sa vie, on comprend ce que parler veut dire. Ce n'est qu'à partir du moment où l'on a compris ce que parler veut dire (pour reprendre les termes de Bourdieu), que l'on peut alors passer à une autre langue.

**Catherine CLÉMENT.** — À trois ans, la langue maternelle n'est pas forcément encore apprise.

**Alain BENTOLILA.** — C'est bien pour cela que je dis que c'est une bêtise. C'est le rôle des conseillers des cabinets ministériels, aujourd'hui, que de se lever en se demandant quelle idée ils pourraient donner au ministre.

**Catherine CLÉMENT.** — D'où est venue cette idée? Elle n'est pas née du cerveau d'un conseiller. Est-ce un marronnier?

**Alain BENTOLILA.** — Oui: tous les trois ou quatre ans, on dit que l'on va commencer à apprendre l'anglais, etc. Les instituteurs ne sont pas formés; aucun ne parle bien l'anglais.

Justement, nous rejoignons ce que vous disiez précédemment, que nous dit le ministre? Ne vous en faites pas, il y a les nouvelles technologies!

**Catherine CLÉMENT.** — Cela sera dix fois pire.

**Jean-Claude JACQ.** — Vous avez ouvert beaucoup de pistes. Je retiens l'idée des cartes d'identité artistique d'un pays.

**Catherine CLÉMENT.** — De nombreux pays n'en ont pas du tout. Cela rend leur diplomatie plus faible: c'est vraiment un problème central. En étant en poste à l'étranger, on peut parfois voir mieux que le pays lui-même ce qui peut donner une identité artistique, on peut le déceler. J'ai été saisie de découvrir (c'est à la fois émouvant et contradictoire) que les grandes danses classiques de l'Inde (bharata natyam, kathak, etc.) ont été revitalisées dans les années 1930, certes par des brahmanes du Tamil Nadu, mais aussi par Anna Pavlova, la grande danseuse russe. C'est une histoire magnifique. Ces danses font maintenant partie du patrimoine de l'Inde.

Je n'ai pas du tout parlé du patrimoine immatériel. En effet, c'est la bonne idée pour avoir une bonne grille de lecture au sens anthropologique du terme. Il existe une méthode maintenant: c'est ce que fait l'Unesco avec le patrimoine immatériel. C'est une toute nouvelle bénédiction. Elle nous propose un classement qui s'augmentera très rapidement avec les années parce qu'il y a des propositions en masse du patrimoine immatériel, donc de la culture de chacun des 192 pays de l'Unesco.





## Allocutions



## George Serre

directeur général adjoint, direction générale  
de la mondialisation (MAEE)

Monsieur le Président de la Fondation de l'Alliance française,  
Mesdames et Messieurs les Membres du Conseil d'administration,  
Mesdames les Présidentes, Messieurs les Présidents des Comités,  
Monsieur le Ministre,  
Mesdames et Messieurs, Chers Amis,

Je tiens tout d'abord à vous renouveler les excuses de Christian Masset, retenu par une réunion du G20, et qui n'a pu être parmi nous aujourd'hui. C'est un honneur et un grand plaisir que de participer à ce rendez-vous exceptionnel, qui permet chaque année de réunir plus d'une centaine de nationalités venues des cinq continents afin de célébrer l'art de transmettre la langue française et le dialogue des cultures.

Ce colloque est un moment important dans la vie du vaste réseau des Alliances françaises, mais aussi du ministère des Affaires étrangères et européennes, compte tenu des liens étroits qui unissent le mouvement des Alliances françaises au réseau diplomatique français. La présence de très nombreuses personnalités, présidents de comités et directeurs ou directrices d'Alliances, en témoigne.

Nous entretenons à Paris un dialogue nourri et extrêmement fructueux avec la Fondation, et je voudrais ici exprimer la reconnaissance des services de la direction générale de la Mondialisation au président Jean-Pierre de Launoit, au secrétaire général Jean-Claude Jacq et à toute leur équipe. Sur place, nos postes diplomatiques entretiennent une coopération quotidienne avec les Alliances. Tout cela illustre notre engagement total à vos côtés.

## Réforme de l'action culturelle extérieure

Dans le contexte d'une mondialisation accrue des échanges et des productions, la promotion de la culture est plus que jamais nécessaire afin de faire face aux risques d'uniformisation et de replis identitaires. Pour cela, il est essentiel d'œuvrer partout dans le monde, au cœur des sociétés civiles, à renforcer le dialogue culturel et la diversité linguistique. Les Alliances françaises, petites et grandes, apportent justement une part essentielle à cette action. Chacun d'entre vous contribuez à une mondialisation plus humaine et plus généreuse en offrant à tous les citoyens du monde un accès à la langue et à la culture française, en proposant un choix, une diversité d'expression, ce qui revient aussi à œuvrer en faveur d'un monde plus équilibré et plus divers.

Le Ministre d'État, Ministre des Affaires étrangères et européennes, Madame Michèle Alliot-Marie, l'a évoqué hier devant vous : l'année 2010 a été une année de réforme de notre dispositif d'action culturelle extérieure. Ce mouvement se poursuit en 2011, afin de rendre notre action culturelle à l'étranger plus efficace et lisible.

Il s'agit tout d'abord, à Paris, de la création au 1<sup>er</sup> janvier dernier de l'« Institut français », nouvel opérateur qui succède à Culturesfrance avec, au-delà de la diffusion culturelle et des échanges culturels, des missions élargies à l'enseignement du français, à la promotion des idées, des savoirs et de la culture scientifique français, et à la professionnalisation des agents de notre réseau culturel. Je n'élaborerai pas davantage car Monsieur Xavier Darcos est mieux à même de vous parler de ce nouvel opérateur qu'il préside.

Cette réforme consiste aussi, à l'étranger, à créer un réseau plus flexible et lisible grâce à la fusion des Centres culturels ou Instituts français avec les services de coopération et d'action culturelle des ambassades, au sein d'un établissement à autonomie financière qui prendra également le nom d'Institut français.

Enfin, une expérimentation du rattachement au réseau de 13 postes sera menée jusqu'en 2013. À l'issue de cette expérimentation, la décision sera prise quant au rattachement ou non de l'ensemble du réseau

des instituts français dans le monde à l'Institut français parisien. Cette expérimentation a donc un caractère réversible.

Ce nouveau dispositif, plus cohérent, devrait permettre une meilleure articulation avec le mouvement des Alliances françaises, qui continuera à occuper une place de premier plan. Vous le savez, nous considérons le partenariat ancien et privilégié que nous entretenons avec la Fondation et les Alliances françaises dans le monde, qui constituent la deuxième composante de notre réseau à l'étranger, comme essentiel.

Vous êtes nos partenaires et nous savons toute l'importance de votre action pour bâtir un monde plus solidaire qui accorde toute la place qui lui est due à la culture et permette de multiplier les espaces d'expression. Les clés de la réussite face à ce défi sont l'ouverture, le partenariat, la modernisation et le professionnalisme.

Je vous rappelle, par ailleurs, comme l'a souligné le Ministre d'État hier, que l'Institut français est également au service des Alliances françaises. Répondez aux appels à projets pour les arts de la scène ou les arts visuels, mais aussi à ceux du Fonds d'Alembert pour le débat d'idées, au Fonds franco-allemand en pays tiers ou encore au Plan d'aide aux médiathèques !

### **Soutien du Département**

Pour accompagner ce mouvement de réforme, une convention triennale 2011-2013 a été signée entre le Ministère et la Fondation, le 1<sup>er</sup> octobre dernier. Elle permet de renforcer et de pérenniser le partenariat qui nous unit.

Ainsi, je suis heureux de rappeler que le soutien financier du Département, que je crois souvent décisif, a été maintenu et même renforcé grâce à la rallonge budgétaire en 2009 et 2010, en dépit d'importantes restrictions budgétaires. En 2010, le coût global pour l'État de cet effort aura été d'environ 40 millions d'euros. Outre les subventions à la Fondation, qui sont intégralement maintenues en 2011 au titre de l'animation du réseau et pour le fonctionnement des délégations

générales, le Ministère poursuivra son effort en ce qui concerne les subventions pour opérations versées par les ambassades aux Alliances locales et la mise à disposition de personnels expatriés.

### **L'apport des Alliances françaises**

Le thème de la transmission, qui est le fil directeur de ce colloque, prend tout son sens dans un monde en pleine mutation. Dans le monde d'aujourd'hui, vous êtes des « passeurs ». Forts de votre ancrage dans la société civile, de votre diversité, de votre richesse et de vos propositions, vous avez un rôle à jouer pour défendre les valeurs portées par la francophonie et notamment celles de la diversité culturelle et du dialogue des cultures. Vous avez un rôle à jouer pour adapter notre message et notre action à ce monde en mutation et répondre aux nouveaux besoins qui en découlent.

Grâce aux possibilités offertes par les nouvelles technologies et au plan de professionnalisation mis en œuvre par la Fondation, vous offrez, vous devez offrir, une image moderne et dynamique, gage de réussite pour près de 500 000 apprenants de par le monde, tant sur le plan de l'épanouissement personnel que de la réussite professionnelle. Les Alliances françaises fournissent en effet, avec l'aide du Département, un effort de formation fondamental, transmettant une pédagogie rénovée et de qualité, propre à séduire les nouveaux publics, aux nouvelles générations de professeurs de français de chaque pays. Le label « Alliance française » est ainsi pensé comme un gage de résultats solides. L'enseignement du français, c'est aussi la principale source d'autofinancement de vos Alliances.

Mais au moment où les Anglo-Saxons parlent de « *smart power* », il est également important de rappeler la qualité et la richesse du vaste tissu culturel qui est celui de la francophonie et pour lequel nous sommes reconnus sur la scène internationale. Cette reconnaissance, nous la devons largement au savoir-faire des Alliances françaises, mélange de convivialité et d'exigence que l'on a plaisir à retrouver aux quatre coins du monde.



Dans le domaine artistique, les Alliances françaises jouent, en effet, un rôle fondamental en mettant à la disposition des publics une offre culturelle diversifiée et en valorisant les créateurs locaux. La tradition du débat d'idées rappelle que le français n'est pas seulement un outil linguistique, mais qu'il peut également offrir une contribution fondamentale en termes d'accès aux grands questionnements qui animent nos sociétés (questions de gouvernance, développement durable, grandes questions éthiques, etc.) et aux différentes réponses qui leur sont apportées.

Au-delà, les Alliances participent aussi à l'attractivité des universités et écoles de notre pays en étant des acteurs majeurs de la politique de promotion des études supérieures en France. Il s'agit là d'un rôle fondamental dans un monde en pleine transition vers une économie de la connaissance et de la haute technologie.

\*\*\*

En poste il y a quelques années en République démocratique du Congo, alors que ce pays était encore coupé en deux, j'ai accompagné Pierre-André Wiltzer, Ministre de la Coopération à Kisangani. Cette ville, que Naïpaul a si bien décrite dans *La Boucle du fleuve*, était complètement dévastée par la guerre. Le seul endroit épargné était l'Alliance française qui avait continué à fonctionner. La paix revenue, l'Alliance avait abrité la rentrée judiciaire de 2005 que les autorités avaient décentralisée afin de célébrer l'unité retrouvée du pays. Ce témoignage émouvant prouve la force et l'espérance que votre mouvement représente.

Je tiens également à saluer le remarquable engagement bénévole des présidents et des membres des comités, le sens du service public des agents français mis à disposition, ainsi que le dynamisme et la passion des dirigeants et des personnels des Alliances françaises dans le monde.



## Xavier Darcos

ancien ministre, président de l'Institut français

**Xavier DARCOS.** — Mesdames et Messieurs, Jean-Pierre de Launoit a raison de dire que c'est aussi en ami que je viens devant cette assemblée pour ce colloque des Alliances françaises. Nous nous connaissons depuis longtemps, et je crois que je n'ai pas besoin de présenter mes brevets d'amateur de la langue française, qui ont occupé à peu près 40 ans de mon existence. En effet, j'ai été essentiellement un professeur de français durant ma vie. Ce n'est pas en tant qu'ami seulement que je viens, cher Jean-Pierre, c'est aussi pour vous présenter l'Institut français, dont j'ai l'honneur d'être l'administrateur et bientôt le président.

Je commencerai par remercier Jean-Pierre de son accueil, vous remercier de m'accueillir au sein de ce XXXIII<sup>e</sup> colloque, ainsi que M. Jacq, avec qui nous travaillons déjà depuis longtemps. Comme cela a été rappelé, ce n'est pas la première rencontre puisque nous nous sommes vus à Bruxelles lors de la rencontre des Alliances situées en Europe. J'étais déjà accompagné par la directrice en charge de ces questions au sein de la DGM, M<sup>me</sup> Borione, et entouré comme si souvent de MM. Rebaud et Lefebvre, qui sont à la fois nos tutelles et amis, puisque nous travaillons dans une très bonne atmosphère – je crois que je peux le dire devant le directeur général adjoint M. Georges Serre.

Mesdames et Messieurs, il faut que je vous présente un bébé car l'Institut français a trois semaines environ. Bien que ce soit un bébé, c'est un bébé assez vigoureux dont l'accouchement a été relativement rapide. En effet, comme vous le savez sans doute, la création de cet opérateur unique du ministère des Affaires étrangères pour l'action culturelle a été décidée par un acte législatif qui s'est terminé par une

loi, le 27 juillet dernier. Nous avons eu peu de temps entre fin juillet et le 1<sup>er</sup> janvier pour mettre en place les textes nécessaires, prendre des décrets, procéder aux nominations, créer l'encadrement, faire transiter les personnels, assumer les obligations de toutes natures pour négocier notre budget; bref, vous imaginez ce qu'il faut faire pour créer un établissement public nouveau en France; je crois que nous avons travaillé dans de bonnes conditions et je remercie encore Delphine Borione et toute son équipe : nous avons pu aller assez vite.

La loi exprime très clairement la mission de l'Institut français : c'est d'être l'opérateur du ministère des Affaires étrangères et européennes pour l'action culturelle extérieure. De ce point de vue, la différence par rapport à la structure qui existait auparavant (CulturesFrance) est que l'Institut français n'a qu'une seule tutelle, qui est celle de la ministre d'État, ministre des Affaires étrangères et européennes; c'est d'elle que nous recevons notre légitimité.

Néanmoins, on n'imagine pas, dans un secteur de cet ordre (le secteur culturel, la politique culturelle extérieure, sujet très vaste comme l'a dit avant moi Georges Serre), on n'imagine pas que pour cette politique, il puisse en aller autrement que dans une étroite concertation avec les organismes publics, privés, associatifs qui concourent au même but, notamment avec la Fondation Alliance française, qui est l'opérateur le plus visible dans le réseau, le plus fin dans le monde, pour la manière dont la France veut faire porter sa culture et sa langue.

Cela dit, lorsqu'on regarde le texte de la loi du 27 juillet, on se rend compte que l'Institut français reçoit des contraintes, qui sont des obligations qui devraient rendre plus efficace notre action, du moins nous le souhaitons.

D'abord, faire en sorte que les postes, dans les divers pays où nous sommes représentés, que les services culturels déconcentrés et les instituts qui sont dans nos missions diplomatiques se regroupent autour d'une seule structure, autour d'un statut unique qui s'appellera, là aussi : les instituts français. Cette fusion a été entamée dès 2009. Elle est pratiquement en train d'aboutir, de sorte qu'il y ait l'Institut français à Paris et qu'il y ait partout, dans les postes diplomatiques,

des instituts français à statut unique, interlocuteurs pour l’instant, et peut-être plus tard les succursales de l’Institut français à Paris.

La deuxième décision qui a été prise par la loi du 27 juillet est que cet interlocuteur unique que crée la loi, cet opérateur culturel recevra les personnels et les moyens qui lui permettront de vivre, de la part des ministères qui agissent pour la culture française à l’étranger. Voilà pourquoi une quarantaine de supports budgétaires ou de personnes venant du ministère des Affaires étrangères vont rejoindre l’Institut français, ainsi que huit personnes venant de l’Éducation nationale et huit du ministère de la Culture. Cela devrait faire une équipe d’environ 150 personnes à Paris actuellement. L’Institut français, pour sa structure parisienne, peut monter jusqu’à 200 personnes.

Tout le monde a donc mobilisé ses moyens, les a concentrés, et a donné son concours pour que cet opérateur culturel dédié puisse représenter la totalité de l’action de l’État.

La troisième mission, qui est aussi accomplie, est d’avoir une marque Institut français. La chose a été beaucoup discutée, je dois le dire. Pendant le va-et-vient, la navette entre les deux assemblées, entre le Sénat et l’Assemblée Nationale, il avait été débattu de savoir s’il fallait donner un autre nom, un patronyme à cet Institut français. On avait parlé de Jules Verne, de Victor Hugo; on aurait pu parler de Voltaire, qui avait été oublié à l’occasion. Finalement, malgré des choix très prestigieux qui étaient ainsi proposés, il a été retenu de s’en tenir à « Institut français », ce qui parle à tout le monde, même s’il faut toujours expliquer qu’il y a l’Institut français, opérateur, et les instituts français qui sont dans les postes. Tout cela flotte un peu, mais l’usage viendra et on s’habitue.

J’ajoute, pour ceux qui connaissent encore mieux les structures culturelles françaises, qu’il existe aussi un institut de France, qui est en fait l’ensemble des académies du quai Conti. Enfin, Institut français! Voici une marque unique qui porte déjà son logo.

Enfin, quatrième point : outre la fusion (l’opérateur unique et la marque), la loi prévoit aussi que soit expérimentée l’intégration (on dit le rattachement à Paris mais c’est somme toute une intégra-

tion) d'une dizaine d'établissements locaux représentatifs à l'Institut français à Paris. La vocation de la loi, je le répète (et c'est une ligne d'horizon presque utopique, mais enfin, c'est la ligne d'horizon de la loi) est qu'un jour, la totalité des instituts français dans le monde soit rattachée à la maison centrale, à la maison-mère, pour ne faire qu'une seule et vaste famille au service du ministère des Affaires étrangères. Nous verrons si tout cela est possible. Nous commençons par l'expérimenter dans une dizaine de postes. Nous préparons cette expérimentation. Elle débutera au début de l'année 2012 et nous ferons le bilan de tout cela en 2013. Si les choses marchent, nous progresserons. Les difficultés seront grandes, y compris administratives, mais c'est en tous les cas l'espérance partagée.

Le Parlement, enfin, souhaitait cette rationalisation de notre réseau. Évidemment, tout le monde sait que cela s'inscrit dans un contexte de resserrement budgétaire, et nous espérons que cette organisation plus rationnelle, plus concertée, unique, unifiée, permettra aussi des économies de moyens. Néanmoins, ce serait mal comprendre la loi que de considérer que ce sont ces exigences-là, ces contraintes-là qui ont conduit à la création de l'Institut français: je tiens à le rappeler très fermement. Ce qui a conduit à la création de l'Institut français, ce n'est pas la volonté de faire des économies à tout prix. C'est d'ailleurs si vrai que le budget triennal de l'Institut français a été sauvegardé, particulièrement sanctifié même. Ce ne sont pas des raisons budgétaires seulement, mais c'est la volonté de faire en sorte que nous ayons un système d'influence par la culture, que nous ayons un outil d'influence par la culture, qui soit moderne, unifié, identifiable et, en conséquence, plus efficace. D'où le statut d'établissement public qui a été choisi, avec un budget triennal sanctuarisé jusqu'en 2013.

Ce budget n'est pas négligeable dans le contexte actuel, il fait même beaucoup d'envieux car il est de 45 millions d'euros, ce qui représente tout de même des moyens d'agir importants, avec une équipe qui pourra atteindre 200 personnes, avec des locaux dédiés dans lesquels nous nous installerons le plus vite possible, qui seront rue de la Fédération, dans le 15<sup>e</sup> arrondissement, dans un bâtiment moderne

et rénové se trouvant près de la tour Eiffel.

Alors, ce n'est pas le tout de créer cet établissement, ce n'est pas le tout d'avoir les raisons, les motifs, les mobiles qui ont conduit à sa création, et que je viens de présenter devant vous. Il s'agit maintenant de rendre utile cet outil. On voit quels sont les défis. Vous les connaissez mieux que personne puisque vous êtes des acteurs de terrain, et il y a même quelque chose d'un peu absurde à ce que nous, depuis Paris, nous vous expliquions comment cela se passe dans les territoires, et je vous prie de m'en excuser.

Nous connaissons les défis. D'abord, aujourd'hui, la culture, le savoir participent très grandement au jeu sur les systèmes concurrentiels. Je l'ai vérifié encore hier soir au cours d'un dîner consacré à recevoir le président de la Colombie, actuellement en France. J'étais à une table où il n'y avait que de grands présidents d'entreprises du CAC 40. Tous ces gens-là savent qu'ils ont besoin du *soft power*, du *smart power* dont parlait M. Serre. Ils ont aussi besoin du support de la culture au sens large pour faire avancer leurs propres projets compétitifs et concurrentiels dans le domaine économique. Dans un pays où les Alliances sont présentes et maintiennent la langue française, l'intérêt pour nos cultures, dans un pays où se trouvent des lycées français, où l'action culturelle que conduirait l'Institut est forte, la concurrence joue évidemment mieux, l'intégration des projets économiques joue plus facilement, les relais se trouvent naturellement, et l'image est aussi améliorée. En effet, lorsque l'on vend des centrales nucléaires ou du matériel roulant, on est aussi content de rappeler que l'on porte la technologie et le savoir français.

Nous sommes donc condamnés à voir la culture, même si nous ne le souhaiterions pas, comme un élément d'influence qui accompagne notre volonté d'être présents dans le monde.

Le deuxième défi qui nous est posé est que la culture n'est pas aphasique: elle porte avec elle des idées et des valeurs. Lorsque nous sommes présents dans certains pays qui n'ont pas les mêmes conceptions que nous des droits de l'homme, des droits de la femme, du développement humain, de l'environnement, du respect dû à un

certain nombre de valeurs, eh bien, en portant la culture, nous portons aussi une compétition à caractère éthique, à caractère culturel au sens très large cette fois-ci (au sens allemand), et cela fait évidemment partie des missions que l'Institut français reçoit.

La compétition des idées et des savoirs est devant nous. Elle n'est pas seulement devant nous parce que nous aurions des idées à faire valoir, mais aussi parce que les idées ne passent pas par autre chose que par des canaux que sont aujourd'hui la numérisation, Internet, et comme chacun sait, tous ces réseaux sont américains. *Google, Yahoo, Facebook* sont américains. Face à cette puissance de feu considérable que sont ces moyens, à nous de voir ce que nous mettrons dans ces tuyaux; à nous aussi d'être compétitifs sur le plan numérique.

Le réseau culturel extérieur français est considérable : 150 instituts, dont 80 ont déjà pris l'appellation Institut français, et près de 1 000 Alliances françaises

Voilà les défis qui sont devant nous, et voilà pourquoi, parmi les compétences de l'Institut français, il y a des compétences nouvelles par rapport à celles qu'avait CulturesFrance, dans le domaine du cinéma, du livre, mais surtout dans le domaine des idées et du débat d'idées. L'Institut français veut porter partout où cela sera nécessaire et utile l'intelligence française, et pas seulement les sciences humaines. D'une manière générale, il s'agit de faire entendre la pensée, l'intelligence française, de faire porter nos intellectuels, être présent dans les *think tanks*, de faire en sorte que l'on nous entende dans les publications internationales. C'est une des missions de l'Institut français.

Voilà de beaux défis, des défis gigantesques, qui sont moins abstraits que l'on ne le croit, somme toute, dès que l'on voyage un peu. Je sais que nous pouvons les porter ensemble.

D'abord, nous ne partons pas de rien. Nous avons souvent coutume en

France de battre notre coup. Le réseau culturel extérieur français est considérable : 150 instituts, dont 80 ont déjà pris l'appellation Institut français, et près de 1000 Alliances françaises, grâce à vous, cher Jean-Pierre, grâce à vous tous, Mesdames et Messieurs, et la France doit vous en exprimer régulièrement sa gratitude. Nous ne partons pas de rien : un réseau immense, mondial, connu, historique, dont les compétences ne sont pas discutées. Comme le rappelait M. Serre de manière très émouvante, à propos de la République démocratique du Congo, ce réseau est visible, connu; c'est une sorte de refuge et en même temps une lumière pour beaucoup. Notre langue, nos livres, nos savoirs, notre musique, notre cinéma sont encore des lieux d'attente et d'espérance.

Je ne le dis pas seulement parce que je suis en circonstance d'avoir à le dire devant vous (on n'imaginerait pas que je ne défende pas la culture et la langue françaises devant vous), mais je le dis aussi parce que je l'ai tout simplement vu. J'ai été, pendant une période de ma vie, ministre de la Coopération et de la Francophonie. Je me suis occupé toute ma vie de culture et de littérature. Je sais bien le poids, le rôle que jouent les Alliances. J'en ai même inauguré une à Moncton, au Nouveau-Brunswick – il faut tout de même y aller! C'est un endroit merveilleux et je me souviens d'une journée absolument formidable. Ensemble, dans ce vaste réseau dont je viens de parler, nous allons chercher une unité d'action, plus encore que nous ne l'avons fait jusqu'ici, même si nous l'avons souvent fait.

Nous le ferons sur l'apprentissage de la langue française, qui est évidemment une de vos premières missions, mais que nous devons tous assumer aussi : il n'y a pas d'autres vecteurs pour attirer des élites, pour faire partager notre littérature et nos idées.

Nous le ferons aussi par l'activité connexe des médiathèques. Nous allons lancer un vaste plan sur les médiathèques, qui sont des lieux d'échanges et d'accueil. Enfin, cela concernera l'activité culturelle classique : ciné-clubs, concerts, conférences, échanges.

Il est d'ailleurs prévu, pour que les choses soient bien claires, que l'Institut français et l'Alliance française concluent une convention qui



ne se substituera pas à celle que vous avez vous-même signée avec le présent ministre, cher Jean-Pierre, mais qui définira ses synergies, ses collaborations, ses complémentarités, le rôle de chacun. Nous parlerons avec vous de la cartographie du réseau, des nominations. Nous ferons en sorte, sous l'autorité de la direction compétente, que notre union, notre volonté d'agir ensemble se manifestent clairement pour les publics intéressés et concernés.

Je terminerai en rappelant ce que sont pour moi les cinq priorités de l'Institut français.

D'abord, professionnaliser le réseau. Beaucoup de nos acteurs, de nos agents, qui sont évidemment tous des gens très passionnés, ont des carrières chaotiques, de va-et-vient. Ils vont quelques années dans un pays puis reviennent. Ils viennent parfois de l'enseignement, d'autres secteurs ou du privé. Tout cela n'est pas mal : il est important qu'il y ait une porosité et que d'autres expériences viennent nourrir régulièrement le réseau, mais il faut aussi professionnaliser. Il ne suffit pas d'être passionné et convaincu pour exercer ses fonctions.

L'Institut français a donc reçu une compétence nouvelle qui est une compétence de formation, d'action de formation pour stabiliser les personnels, pour les aider, pour fixer leur carrière, pour la rendre prévisible, pour utiliser leurs compétences, pour les unifier.

De même, dans le cadre de cette professionnalisation du réseau, nous allons progressivement mettre en place une plateforme professionnelle de dialogue via Internet, de sorte que nos agents puissent nous demander telle ou telle formation, nous poser des questions, et que nous-mêmes puissions dire ce que nous attendons d'eux.

Enfin, nous organiserons un dialogue professionnel avec d'autres organismes compétents. Je parlais mercredi dernier devant tous les directeurs d'établissements publics à caractère culturel en France – il y en a environ 80. Tous sont très demandeurs de participer à nos formations, de connaître les formations que nous donnons. Ils sont prêts à nous aider. Il y a donc une volonté, qui se dessine partout, de faire corps commun.

La deuxième mission est d'être facilitateur. L'Institut français n'a pas

une vocation impérialiste. Nous sommes là pour rendre service. Nous ne sommes pas là pour mettre sous tutelle je ne sais qui ou pour organiser une espèce de «réseautage» politique. Ce n'est pas du tout comme cela que les choses se présentent. L'Institut est là pour rendre service, pour faciliter les choses, pour aider, pour faire en sorte que les décisions prises puissent trouver leur application.

Il s'agit d'aider par des relais divers à ce que les projets considérés comme essentiels puissent entrer en application. Il s'agit de voir comment ces grands projets se définissent ensuite en stratégies régionales. Les logiques qui sont les nôtres sont souvent des logiques locales ou nationales. Il faut que nous ayons des stratégies de sous-région, comme on le dit en géopolitique, c'est-à-dire de très vastes régions et que nous puissions les adapter.

Il faut aussi que nous mutualisons nos moyens. Quelles sont les meilleures pratiques? Les faire connaître, les diffuser. Cela concerne notamment l'image, les médias, le numérique.

Il faut aussi que nous ayons une expertise du réseau, que nous soyons capables d'évaluer ce qui marche et ce qui ne marche pas; que nous mettions en place des indicateurs de performance et d'impact.

Tout cela est de nature à faciliter, à rendre plus lisible et à améliorer, du moins nous l'espérons, notre action et nos projets.

Troisième point: pour renforcer la visibilité de notre logo commun, de notre identification commune Institut français, il faut aussi que nous ayons des projets emblématiques communs. De cela aussi, cher Président, nous devons parler ensemble. Je pense par exemple à l'utilisation d'une plateforme de téléchargement de films que nous appelons Universciné ou à une plateforme de téléchargement destinée aux bibliothèques numériques qui s'appellera Culturethèque. Là aussi, nous avons besoin de vos idées, de vos demandes, de vos suggestions, de vos besoins. Ce n'est pas à Paris que nous allons décider tout seuls ce qui est utile pour les présidents des diverses Alliances françaises et des divers comités qui sont ici. Nous avons besoin de votre avis et de votre savoir-faire.

Enfin, dernier point: tout le monde fait de la culture à l'étranger

aujourd'hui. Les collectivités locales, les grandes villes, des associations, des ONG en font. Quelle n'avait pas été ma surprise, quand j'ai été mis à la Coopération, d'aller inaugurer une école à Bobo-Dioulasso, dans le sud du Burkina Faso, et de découvrir que le président de la région, dont j'étais moi-même un élu, était en train d'inaugurer lui aussi, à côté quelque chose, le même jour, sans que je le sache! Cette diversité des actions est nécessaire et souhaitable. D'ailleurs, personne ne peut empêcher les collectivités territoriales de construire des politiques multilatérales ou d'avoir des vice-présidents chargés de la coopération internationale. Tout cela est parfait.

Néanmoins, sans aucun doute faut-il que l'ensemble de ces actions très effervescentes trouve une plus grande unité, une plus grande lisibilité. C'est particulièrement vrai pour les projets européens. Pour les projets qui touchent à la fois au culturel et à l'humanitaire dans les pays émergents, c'est moins sensible. Pour les projets européens, cela paraît essentiel. Il faudra là aussi que tous ensemble, Alliances et Institut, nous nous tournions vers les acteurs venant des collectivités et que nous les aidions à construire une promotion du savoir-faire culturel peut-être moins improvisée.

Je vais dire un dernier mot sur la nécessité de trouver un mode de fonctionnement avec l'audiovisuel extérieur. Je pense à TV5, mais pas seulement. Je pense à l'ensemble des moyens qui passent par l'Internet, l'enseignement par l'Internet, les moyens pédagogiques audiovisuels. Par exemple, je trouve que les modules d'enseignement du français devraient être beaucoup plus largement diffusés, y compris par TV5. Nous avons sans aucun doute à penser ensemble des moyens, une politique d'action mieux concertée qui passe par l'audiovisuel extérieur.

Je l'ai dit, nous aurons à stimuler la présence de la pensée française, des idées françaises, des débats d'idées français dans le monde de l'édition, au sein des colloques universitaires, dans les grands réseaux d'intellectuels.

Mesdames et Messieurs, on nous dit toujours : *«vous avez enfin voulu faire ce qu'ont fait le British Council et le Goethe Institute.»* Mais

non! Nous allons faire beaucoup mieux. Partant d'un réseau aussi fin et si compliqué, si vaste, de ce réseau mondial qui est celui qui défend la culture française, nous allons adopter une même marque d'une manière résolument tournée vers l'avenir. Nous ne comptons pas simplement célébrer les réussites du passé, même si elles sont grandes: nous comptons prendre en main les données nouvelles de la compétition culturelle dans le monde, et en particulier par les réseaux numériques qui occupent très souvent les sites, et qui sont très souvent les moyens par lesquels la plupart des jeunes publics ont accès à la culture. C'est une horrible chose à dire, mais la culture, c'est de plus en plus Google — une recherche rapide, etc. Nous avons donc à agir ensemble. C'est plus que du *soft power* ou du *smart power*, c'est plutôt du *huge power*.

Mesdames et Messieurs, j'en ai terminé. Je voulais vous redire à quel point nous sommes heureux de pouvoir dire, devant les représentants de l'Alliance française, notre volonté de travailler main dans la main face aux défis immenses que je viens de dessiner; d'accompagner d'ailleurs des chiffres qui sont encourageants. Je vois dans les statistiques (j'espère qu'elles sont vraies) que la demande de France et de l'enseignement du français reste en constante augmentation.

Nous avons à définir ensemble une stratégie d'influence, vous avec votre propre autonomie, vos propres projets (il ne s'agit pas de toucher à votre vocation), mais dans la tradition universaliste des valeurs françaises, dans le souci que la France tire son épingle du jeu de la mondialisation de la culture, bref, pour que nous défendions ensemble de ce à quoi nous sommes le plus attachés: la langue et la culture françaises. Si je devais terminer par un seul mot, je dirais: ensemble! Merci.



Les XXXIII<sup>e</sup> rencontres internationales de l'Alliance française  
ont bénéficié du soutien de:



Photos: Loïc Benoit  
Graphisme: Julia Briend



*af*  
*fondation*  
Alliance Française



**Fondation Alliance française**

101 boulevard Raspail  
75006 Paris

Tél. : +33(0)1 53 63 08 03

Fax : +33 (0)1 45 44 52 10

([info@fondation-alliancefr.org](mailto:info@fondation-alliancefr.org))

**[www.fondation-alliancefr.org](http://www.fondation-alliancefr.org)**